

# Le Samedi

VOL. VIII. No 16  
MONTREAL, 19 SEPTEMBRE 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

*AU BON VIEUX TEMPS*



FLEURS D'AMANDIER.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

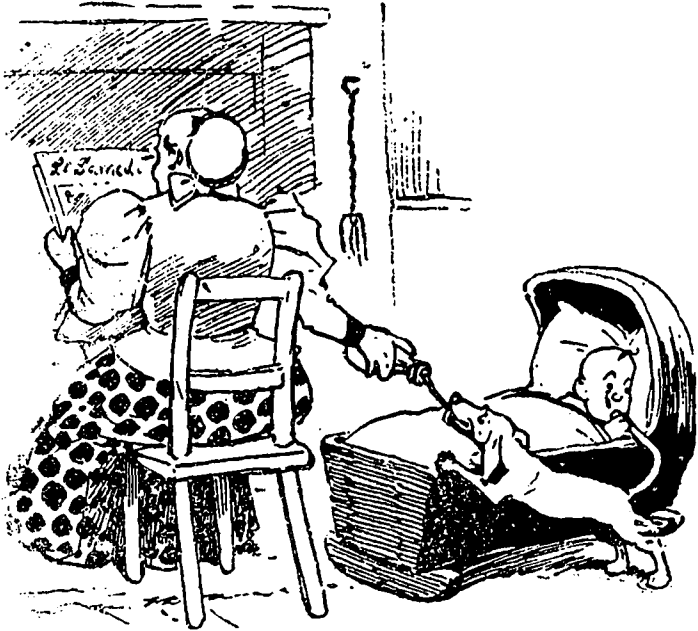
Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesuro agate.

POIRIER, BESETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 19 SEPTEMBRE 1896

## TROP ABSORBÉE



Ceci représente l'intérieur de la cuisine du rédacteur du "Samedi" et la scène qui s'y est développée un jour que, sortant avec sa femme, il avait confié l'espoir de ses vieux jours à sa cuisinière.

NOTA. — Ne laissez jamais trainer chez vous, quand vous avez des domestiques, les vieux numéros du "Samedi".

## BOUQUET DE PENSÉES

Si les roses n'avaient pas d'épines, elles auraient probablement des langues.

x

L'amour malheureux dure ordinairement plus longtemps que l'amour heureux.

x

Un excellent moyen de tenir les mites éloignées de vos vieux vêtements, c'est de les donner aux pauvres.

x

Il vaut mieux épouser une petite femme qu'une grande, parce que, entre deux maux, il faut choisir le moindre.

x

Le vrai amour est le plus heureux capitaliste. L'amour paie le plus haut intérêt et devient plus riche quand il est donné.

x

Une jeune fille de 16 ans adore être appelée "Petite fée". A soixante elle est furieuse quand quelqu'un la traite de "vieille fée."

x

Un philosophe disait qu'il connaissait un avare qui onleverait certainement la poutre qu'il avait dans l'œil s'il savait où la vendre.

x

Toutes les mains blanches ne sont pas pures, et cependant il faut s'arranger pour que toutes les mains noires et sales puissent devenir blanches.

x

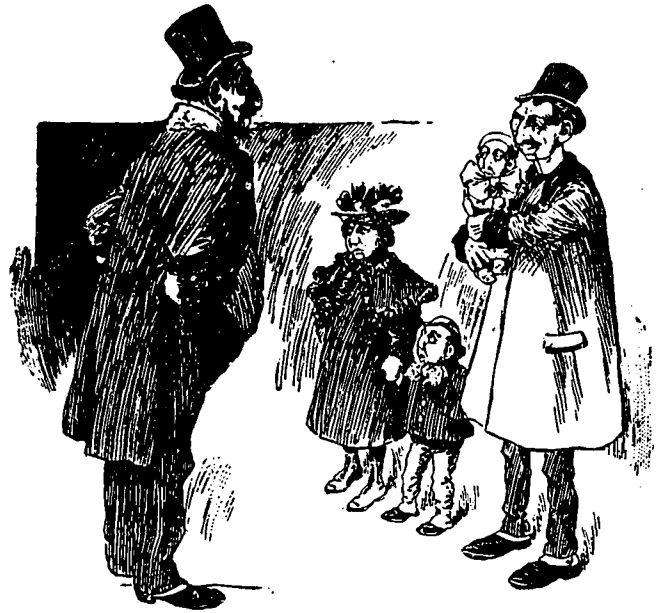
Le silence est d'or, dit la sagesse des nations, mais le silence de l'homme qui en justice pourrait élever la voix en faveur d'un accusé est seulement coupable.

UN SOLITAIRE.

## PARC SOHMER

Cette semaine, au Parc, les célèbres plongeurs Andrée et Golden; les éléphants dressés de Geo. Lockhart; la famille Dunham, quatre acrobates habiles, et, enfin, le travail extraordinaire dans la boule, sur une tour spirale, de Hélène Watter.

## POUR RIEN



Mr Silverstein. — Ponchour, Ikeistein, mes vélicidations; mais gommez as du bu vaire bour éboasser la feufe te Epé?

Mr Ikeistein. — Gommez? Pien simple! la lizence tu mariache ne m'a goûté gu'une biastre et chai drois enfants bartessus le margé.

## Bibliographie

"LARMES D'AMOUR"

Tel est le titre d'une mélodie dont le SAMEDI accuse réception à ses auteurs, M. Wilfrid Larose pour les paroles, M. Léon Medaer, grand prix du Conservatoire de Musique de Bruxelles, pour la musique.

Ce remarquable morceau, d'une poésie touchante et d'une harmonie qui sait prendre le chemin du cœur, est écrite pour chant, piano, violon et violoncelle. Ce sera un des succès musicaux de la saison que chacun pourra se procurer à bon marché (50 centins) chez tous les principaux marchands de musique.

"LES DEUX PAPINEAU"

Nous accusons réception d'une élégante plaquette due à la plume autorisée de Monsieur L. O. David et dans laquelle l'auteur des Patriotes de 1837 fixe quelques-uns des points principaux de la vie des deux illustres orateurs, Joseph et Louis Joseph Papineau.

Tous voudront posséder cet intéressant opuscule, d'une allure vaillante et d'une lecture attrayante, qui apporte quantité d'arguments nouveaux à l'histoire du Canada dans la première moitié de ce siècle.

L. PERRON.

## TOUT VIENT A POINT A QUI SAIT ATTENDRE

Lucie. — Comment vont vos amours avec M. Timide? Vous a-t-il demandé en mariage?

Julie. — Pas encore, mais cela ne tardera pas, car il commence à s'apprivoiser. Le premier soir qu'il est venu il a tenu l'album dans ses mains toute la soirée; le second soir c'est mon petit chien Zozo qu'il a tenu dans ses bras jusqu'à son départ; hier soir, il avait mon petit frère sur ses genoux et l'a gardé au moins deux heures. Je pense que ce sera pour ce soir.

## IL NE SAVAIT PAS



Mme Lysblanc. — Je me tompe pas! c'est bien Eastus! Que t'es-t-il donc arrivé, mon pauvre enfant? Ta maman est-elle partie pour une place d'eau?

Erastus. — Sais pas, madame! Alle est mote!

Emaux et Camées

UN PROBLÈME

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

LXXX

LE RAISIN

Le malade baissait tous les jours. Pauvre père !  
Et, dans l'humble logis, jadis presque prospère,  
Avait depuis longtemps sévi la pauvreté.  
Les sinistres papiers du Mont-de-Piété  
S'étaient accumulés derrière la pendule ;  
Et, toujours espérant, — le malheur est crédule —  
La famille vendait tout son petit trésor.  
La timbale, les six couverts, la montre en or,  
L'un après l'autre étaient retournés chez l'orfèvre.  
Au moribond toussant et grelottant la fièvre  
On sacrifiait tout, sans se décourager.  
Un jour, le médecin dit :

“ S'il pouvait manger ” !

Mais il avait déjà le triste grabataire,  
Refusé le biscuit avec du vieux madère,  
Les trois huitres et l'œuf poché dans du bouillon.

Or, bien qu'on fût en mars par un jour sans rayon  
On parla de raisin, ne sachant plus que dire,  
Hélas — et le malade eut un faible sourire.

On se saigna. Le soir, à ce pauvre chevet  
— Dans la boîte portant la marque de Chevet  
Et montrant les grains durs et roux sous la dentelle  
De papier — tentatrice, appétissante et telle  
Qu'au dessert, parmi les gourniets en bello humeur, —  
Parut la ruineuse et splendide primeur.  
L'agonisant la vit, mais, sans y toucher même,  
Il détourna le front, plein d'un dégoût suprême,  
Et, trois heures après il s'en allait enfin  
Dans l'autre monde où nul n'a sans doute plus faim.  
La misère attendait les enfants et la mère,  
Mais, le surlendemain, à l'école primaire,  
Les orphelins faisaient cavie aux écoliers.  
En tirant ce raisin de leurs petits panier.

F. COPPÉE.



Freddy. — Je voudrais bien savoir si les souliers du Monsieur y mordent.

A MON AMIE

Une mouche d'or, brillante et effrontée comme un page de cour, franchit l'espace, bourdonnante et tumultueuse ; une blonde phalène aux ailettes diaphanes, au corselet de guêpe, s'engouffre timide après sa compagne. La mouche d'or emporte mon corps inerte, vous ne l'avez point vu !... La phalène blonde emporte mon âme, vous ne l'avez point comprise !... Autour des girandoles, en l'émerveillement des convives, en les pétillades du champagne, elles papillonnent... deux folles !... attirées par l'éclat lunaire des globes électriques, croyant à une vie nouvelle, à un idéal sans fin ni tourment !...

La mouche d'or vient, effrontée, se poser sur ton front.

En son langage ailé, elle susurre mille folieuses chimères... agacée de tant d'insistance, tu eus un geste brusque et un : Sale bête !... qui ne présageait rien de bon pour la bestiole, tandis que la phalène baisait à la coupe la trace de tes lèvres et... manquait se noyer, la pauvre !

Gracieuses libellules, aux phosphorescences nacrées, allez !... allez !... surprenez à sa bouche railleuse le talisman divin.

Sphinx légers ! plongez, en l'infini des rêves, vos aiguillons garnis de venin d'amour... et... pénétrez-la bien ! !

Mais, les détonations du C i quot ont effrayé les pauvrettes.

La mouche d'or, brillante et effrontée comme un page de cour et la phalène blonde, aux ailettes diaphanes, s'envolèrent aux lointains horizons... emportant mon cœur et ma peine !  
Ne les avez-vous point rencontrées, ô mon amie ?

SILVIO.

C'est un mauvais moyen de se grandir que de faire sentir aux autres qu'ils sont petits.

GARÇON vs FILLE

Jeune garçon. — Avez-vous besoin d'un garçon, ici ?

Le marchand. — Oui.

Jeune garçon. — Je suis disponible et ferai peut-être votre affaire.

Le marchand. — Tu sais, il me faut un garçon qui ne siffle pas, qui ne fume pas la cigarette, qui ne flâne pas en course, qui...

Jeune garçon. — Bonsoir, monsieur, je crois bien que c'est une fille dont vous avez besoin.

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

LA BALANCE

Cette constellation, (22 septembre au 21 octobre), représente la balance de Thémis ; elle fait naître et inflige les procès.

Les hommes qui naîtront sous ce signe seront querelleurs, processifs, chicaniers et ardents aux plaisirs. Ils réussiront dans le commerce, surtout dans celui d'exportation. Auront généralement en partage la beauté physique, des manières distinguées, le talent oratoire et

jouiront d'une bonne réputation. Il pourront cependant parfois manquer à leurs promesses, quand l'intérêt les y poussera.

De riches héritages leur sont assurés et leur prudence excessive les préservera de tous dangers. Ils se marieront plusieurs fois : auront peu d'enfants ou peu de satisfaction par eux.

Les femmes seront affables, gaies, douées de charmantes manières, beaucoup aimées et généralement heureuses. Les fleurs leur plairont particulièrement.

Elles réuniront de nombreux admirateurs, mais leur extrême susceptibilité renouvellera souvent leur entourage. Elles auront chance de se marier, de dix-sept à vingt-huit ans ; passé cette époque il y aura de grandes probabilités pour qu'elle coiffassent Ste-Catherine.

MAGE.

PETITE HYGIÈNE DOMESTIQUE

SEPTEMBRE

Le raisin, mangé en certaine quantité en cette saison, peut être très utile dans le traitement de diverses affections du tube digestif, spécialement dans la dyspepsie des gros mangeurs et chez les gouteux.

Si cela est possible, cueillez vous-même les grappes sur les ceps et les mangez dans le champ, sinon, promenez-vous en mangeant dehors.

Le meilleur raisin à choisir est le blanc à la peau fine ; rejeter cette peau.

La quantité à en absorber varie suivant les malades ; le plus possible, sans aller jusqu'au dégoût.

L'exercice, pris au grand air pendant l'ingestion du raisin, est un facteur important de la cure.

DR. OX.

CE QU'ELLE NE FERA PAS

Le mari. — Fais comme tu voudras et laisse moi tranquille.

La femme. — Jamais de la vie, par exemple.

Mr Pasfort. — Je dis, moi, que l'ignorance est un bonheur. Ne le croyez-vous pas ?

Mr Sceptique. — Hum ! Hum ! Vous ne me paraissez pas parfaitement heureux.

NOUVELLE MÉDICATION

Deux esculapes éminents passent sur la rue St-Denis, bras dessus, bras dessous, l'un d'eux ôta vivement son chapeau à une charmante dame qui passe.

— Une cliente ? fait l'autre.

— Peuh ! Je l'ai soignée seulement pour un léger rhume de cerveau.

— Ah ! Et que lui avez-vous prescrit ?

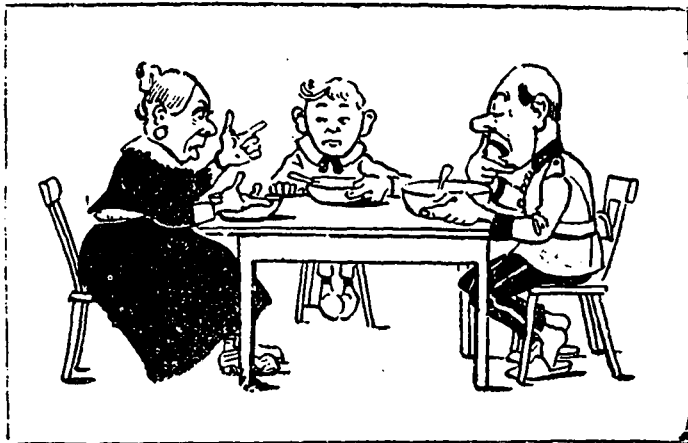
— De s'abstenir complètement de jouer du piano.

— Du piano ! pour un léger rhume ! Ma foi, je ne vois pas...

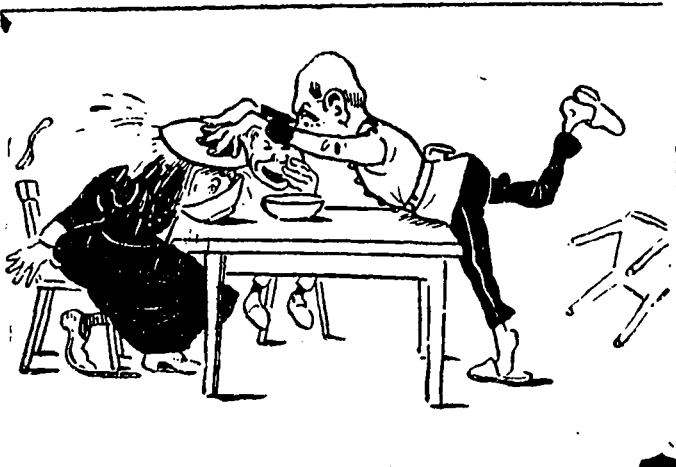
— J'oubliais de vous dire que nous habitons la même maison.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall rond la chevelure souple, soyeuse, brillante ; il est sans rivaux pour la toilette.

CES GUERRIERS !



Madame. — Tout ce que tu pourras dire n'empêche pas que...



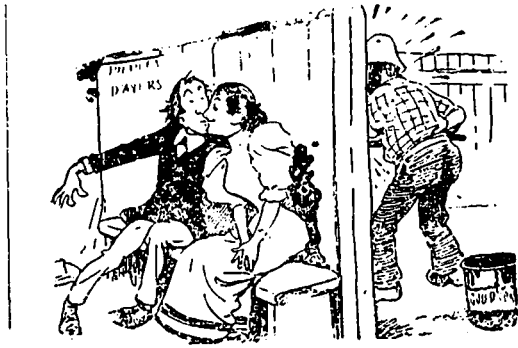
Monsieur. — Je pense bien que tu vas te taire !...

Le BAUME RHUMAL est le Roi des Guérisseurs



I

Le poète et la jeune fille étaient sur un banc près de la clôture, et il lui faisait une déclaration passionnée. De l'autre côté, un pauvre homme goudronnait le mur.



II

Au plus fort de la déclaration, le bonhomme envoya un vigoureux coup de pinces sur la clôture et, comme il y avait un trou dans une des planches...



III

...le résultat fut déplorable.

## Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

X... est affligé d'une obésité qui est le tourment de sa vie. Sa femme, au contraire, est petite, maigre et d'une diaphanéité surprenante.

Notre poussah, qui se fait peser de temps à autre par son valet de chambre, est surpris un matin, pendant cette opération, par son épouse liliputienne.

—Je voudrais bien connaître aussi mon poids, dit celle-ci.

Alors, l'homme aux 300 livres, se tournant gravement vers son valet de chambre :

—Pierre, apporte-moi mon "pèse lettres."

\*\*

Un ivrogne est à son lit de mort.

—Mon ami, lui dit le prêtre, il vous faut à cette heure pardonner même à votre plus cruel ennemi.

—J'y consens, mon Père. Qu'on m'apporte un verre d'eau !

\*\*

Un régiment d'infanterie passe sur le boulevard. Gavroche, placé au premier rang des badauds, admire le tambour major.

—Oh ! mince, alors, fait-il ; un homme comme ça, ça ne peut pas se voir d'un seul coup, je repasserai.

\*\*

Mme X... dont le mari est bossu et qui est elle-même contrefaite, vient de mettre au monde un troisième enfant, bossu comme père et mère, comme frère et sœur.

—Décidément, c'est dans le sang s'écrie le docteur.

—Eh ! non, riposte vivement Mme X... c'est dans le dos.

\*\*

Au tribunal correctionnel, le président au prévenu.

—Vos noms et prénoms ?

—Mathurin Renacle.

—Vos qualités ?

Le prévenu attendri :

—J'en ai donc ?... ah mon président, merci.

\*\*

Le général Z... envoie son ordonnance annoncer à sa femme qu'il ne pourra rentrer dîner.

Le soldat est de retour :

—Eh bien, lui dit le général, tu as fait ma commission. Qu'a dit ma femme ?

—Rien, mon général, mais elle a fait une gueule !

\*\*

En police correctionnelle :

On introduit pour la troisième fois de l'hiver un affreux voyou déjà condamné pour vagabondage.

Le président. — Comment, c'est encore vous ?...

Le voyou, se dandinant :

—Dame ! vous y venez bien tous les jours, vous !

Le jeune Tomy contemple curieusement le crâne de son parrain, dévasté par une précoce calvitie :

—Tiens, s'écrie-t-il, comme c'est drôle ! Tu as la tête toute décollée !

\*\*

Entre concierges :

—Eh bien, votre fille, est-ce qu'elle fait des progrès sur le piano ?

—J'en suis sûr. Son professeur en est bien content. Ainsi, hier, en jouant un morceau avec elle, il lui disait : "Vous êtes en avance d'au moins dix mesures."

\*\*

Le père. — Mais, mon cher petit Paul, je m'aperçois que tes notes sont de plus en plus mauvaises.

Paul. — Oui, papa ; il faut que tu dises un mot au maître, autrement je ne sais pas où il s'arrêtera.

\*\*

Devant la boutique d'un charcutier :

—Tiens ! vous n'avez pas de pieds à la Sainte Menchould ? Je ne les vois pas.

—Oh ! ils sont à l'intérieur ; vous comprenez, par cette chaleur-là, il faudrait être fou pour mettre les pieds de hors.

\*\*

Un voleur de vingt ans en police correctionnelle.

—Comment, à votre âge, au début de la vie, vous avez pu voler ?

Le prévenu (fondant en larmes). — Si vous saviez, Monsieur le juge !... Pas de travail, pas d'emploi !... toujours comme l'oiseau sur la branche !

Le juge. — Ne cherchez pas à apitoyer le Tribunal ! Quand un oiseau est sur une branche, il ne vole pas ! ..

\*\*

Un gavroche voit entrer à l'Ecole de droit un étudiant bossu.

Tiens ! s'exclame-t-il, il lui faudra plus d'une année d'études, à celui-là, pour achever son droit.

\*\*

Une dame dont la provision de confetti est épuisée s'arrête devant le panier d'un camelot, rue Nationale, et fait l'emplette d'un sac de ces projectiles.

Il me semble, dit-elle au camelot qui lui tend le sac, qu'il y en a moins dans celui-ci que dans les autres ?...

—Oh ! c'est la même chose, Madame... vous pouvez les compter ! ..

\*\*

Chez le tailleur :

—Avez-vous l'habit qui a tant de vogue ?

—Lequel ?

—L'habit... cyclette.

\*\*

## FAUSSE APPARENCE



L'invité. — Quel magnifique jardin vous avez, mon cher, cette allée surtout, avec ces fleurs en bordure, est vraiment superbe.

Le propriétaire (éclatant). — Ah ! ah ! ah ! Ça, ce sont tous les chapeaux que ma femme a usés l'an dernier.

## CAPRICE

Je crois que vous m'avez aimé  
Pendant une minute brève,  
Ce fut rapide comme un rêve,  
Puis votre cœur s'est refermé.

Quand on aime pour s'amuser  
L'amour arrive et s'en va vite ;  
Mais à force d'aimer sans suite  
Le sentiment vient à s'user.

Pendant ce temps, qui pourra dire  
Tout ce que vous m'avez donné ?  
Je crains que je l'ai deviné...  
— Aujourd'hui, vous pouvez en rire !

Chaque nouvel amour l'éprouve,  
Il vous manque un jour tout d'un coup :  
Un jour, il vous en faut beaucoup,  
C'est à peine si l'on en trouve...

— Que vous importe ce souci ?  
Si vous voulez rester jolie,  
N'aimez jamais à la folie,  
N'aimez jamais plus que ceci !

RÉNÉ MARIE LEFÈVRE.

## HEURES LENTES

(Pour le SAMEDI)

A ma compagne de voyage Mademoiselle A. P.

Sur l'océan qui paraît infini le navire marche, marche toujours.

— Des flots et puis des flots encore passent et repassent en brisant le bout de leur vagues en un moutonnement blanc — oh ces heures d'ennui à regarder les flots, qui malgré leur changement demeurent toujours les mêmes. Oh, ces heures d'ennui à scruter les horizons où rien ne répond à votre regard, — Oh, ces heures où votre oreille n'entend qu'un seul bruit, le bruit strident de la machine mêlé aux larges clamours des flots. Que de rêves alors repassent en l'âme, que de souvenirs remontent à la surface d'un au delà que l'on croirait plus profond qu'un océan.

Oh oui, je les évoque alors tous, ces souvenirs de la vie — joies saines d'enfant, rêve d'adolescence, amours éteintes, choses envolées, choses perdues, choses mortes peut être pour toujours.

Et ressortant plus intenses de l'intense souvenir, reparaissent les heures de défaillance, et de chûte, de faiblesse et de lâcheté.

Les paroles d'amour dites sans amour.

Les baisers donnés sans conviction.

Les larmes versées sans douleur.

Et de cet amalgame se dégage une amertume plus amère que les flots de l'océan, et de tout cela monte un regret qui vous empoigne, tant ardent qu'il demeure indéfinissable. Et une tristesse vague imprègne tout votre être et instinctivement on pleure les heures perdues, si elles n'ont pas été mauvaises, on songe à ce qu'on a fait au lieu de faire ce qu'on devait, et l'on se surprend à demander comme le poète : une vie

"... sans amour et sans haine."

BARON BAUDOUIN  
DE FLANDRE.

Fait à bord du "Parisien"  
août 1896.

Le culte de ses grand  
morts n'est pas d'une na-  
tion résignée à mourir.

ALFRED RAMBAUD.

## L'AMI DE L'HOMME



J'ai connu un chien, à New-York, qui affection-  
nait singulièrement la société de la police, surtout  
en temps de pluie.

## SYMPHONIE ODORANTE

Voulez-vous connaître la gamme des odeurs afin de composer des symphonies odorantes ? Les voici, telles que le chimiste anglais Pim les a classées musicalement :

GAMME DES ODEURS DESSUS OU CLÉ DE SOL :

*Fa*, civette ; *mi*, verveine ; *ré*, citronnelle ; *do*, ananas ; *si*, menthe poivrée ; *la*, lavande ; *sol*, magnolia ; *fa*, ambre gris ; *mi*, cédrat ; *ré*, bergamote ; *do*, jasmin ; *si*, menthe ; *la*, fève tonka ; *sol*, seringa ; *fa*, jonquille ; *mi*, portugal ; *ré*, amande ; *do*, camphre ; *si*, aurore ; *la*, foin frais ; *sol*, fleur d'oranger ; *fa*, tubéreuse ; *mi*, cassis ; *ré*, violette.

GAMME DES ODEURS BASSES OU CLÉ DE FA :

*Do*, rose ; *si*, cannelle ; *la*, tolu ; *sol*, pois de senteur ; *fa*, musc ; *mi*, iris ; *ré*, héliotrope ; *do*, géranium ; *si*, aillet ; *la*, baume du Pérou ; *sol*, pergulaire ; *fa*, castoréum ; *mi*, rotang ; *ré*, clématite ; *do*, santal ; *si*, girofle ; *la*, storax ; *sol*, frangipane ; *fa*, benjoin ; *mi*, giroflée ; *ré*, vanille ; *do*, patchouli.

Il ne manquera plus, afin de former de grands compositeurs "en musi-

## ELLE N'ATTENDAIT PAS CELA



La dame de la maison (qui s'est donné un mal énorme pour improviser un fin dîner). — J'avais dit à Jean : si tu m'amènes quelqu'un à dîner sans que je sois prévenue, il faudra qu'il se contente de la fortune du pot.

L'invité (aimable). — Oh ! il ne faut pas vous chagriner, madame Rouleau, je suis un vieux voyageur habitué à toutes les chères et, vous savez, plus souvent mauvaises que bonnes.

que odorante," qu'une classe d'harmonie parfumée au Conservatoire National. (A toi Hardy). Quant à ceux qui voudront des dissonances bruyantes, il y aura l'ail. Renvoyé à Messieurs Emery et Ernest Lavigne, J. Prume et *tutti quanti*.

PARISIEN.

## Y EN AVAIT-IL D'AUTRES

Le petit Freddy ne nourrit pas, à l'endroit des qualités physiques de son papa, tout l'orgueil qu'il devrait. L'autre jour, il examinait attentivement le facies de l'auteur de ses jours, quand, tout d'un coup, il s'écria :

— Dis, papa, est-ce qu'il y avait d'autres hommes que toi quand maman t'a pris pour mari ?

Avec les femmes, la dissimulation est quelquefois permise : elle leur plaît, elle nous sert, elle ne fait de mal à personne. — LORD CHESTERFIELD.

## PAS DE REPOS

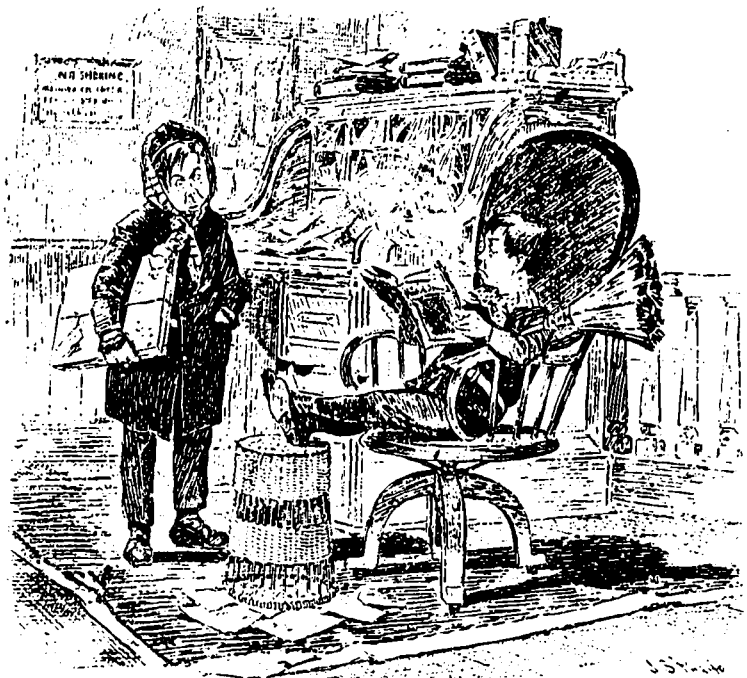
Le mari. — Ma pauvre femme ! Nous qui étions allés là pour nous reposer. Elle n'a pas eu une heure à elle.

L'ami. — Comment cela ?

Le mari. — Elle n'avait pas trop de toute la journée et de la moitié de la nuit, pour courir là où l'appelaient les annonces de vente à bon marché.

La Salsepareille d'Ayer est fortement concentrée ; c'est le remède le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.

## BONNE SITUATION



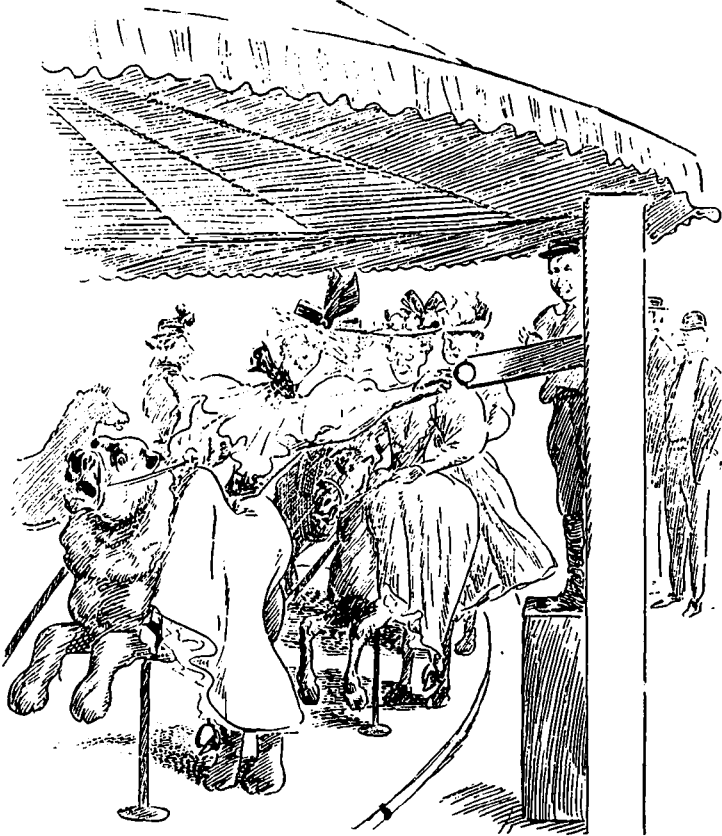
Petit messager, en course. — Vous avez l'air de ne pas vous la fouter de trop dans la boîte ?

Messager de banque. — Un vrai bonheur, mon cher : Nous avons congé toutes les fêtes, tous les samedis après-midi en été, et on plus de cela deux semaines de vacances. On ne travaille que quand le boss y est et il voyage toute l'année.

Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons



## L'EXPLICATION



Rouleau. — Pourriez-vous m'expliquer, Bouleau, pourquoi il y a tant de vieilles filles qui montent les chevaux de bois, au Carrousel du Parc Söhmer ?  
Bouleau. — Bien simple, Rouleau, c'est la seule chance qu'elles ont d'attrapper un anneau.

## BÉATRICE

(Pour le SAMEDI)

D'abord j'ai contemplé dans le berceau de chêne  
Un bébé tapageur qui ne pouvait dormir ;  
Puis vint la grande fille aux yeux couleur d'ébène,  
Une brune enfant pâle insensible au plaisir.

Son beau front est rêveur ; et, quelque peu hautain  
Dans son costume blanc qui lui sied à ravir.  
Elle est bonne et charmante, et sa douce âme est pleine  
D'innocente candeur que ne peut rien tarir.

Chère enfant, laisse ainsi couler ton existence  
Espère, prie et crois, console la souffrance  
Que ces courts refrains soient tes plus belles chansons !

J'élève mon regard vers la voûte azurée  
Où nagent les astres dans la nuit éthérée  
Plus pure te trouvant que leurs plus purs rayons.

EMILE KOVAR.

## LES TÊTES D'ANE.

SOUVENIR D'ENFANCE, TRADUIT DU PROVENÇAL

I

Derrière le Mas du Juge, — c'est l'endroit où je suis né, — il y avait, le long du chemin, un fossé qui menait son eau à notre vieux Puits-à-roue. Cette eau n'était pas profonde, mais elle était claire et riante, et, quand j'étais petit, je ne pouvais m'empêcher, surtout les jours d'été, d'aller jouer le long de la rive.

Le Fossé du Puits-à-roue ! Ce fut le premier livre où j'appris, en m'amusant, l'histoire naturelle ! Il y avait, là, des poissons, épinoches ou carpillons, qui passaient par bonds et que j'essayais de pêcher dans un sachet de canevas, qui avait servi à mettre des clous et que je suspendais au bout d'un long roseau.

Il y avait des demoiselles, vertes, bleues et noiraudes, que doucement, lorsqu'elles se posaient sur les typhas, je saisissais de mes petits doigts, quand elles ne s'échappaient pas, légères, silencieuses, en faisant frissonner le crêpe de leurs ailes : il y avait des *notonectes*, espèce d'insectes bruns avec le ventre blanc, qui sautillent sur l'eau et puis remuent leurs pattes à la façon des cordonniers qui tirent le ligneau.



Le vieux propriétaire est allé reconduire sa nièce qui retourne à la ville. Le voyez-vous ?



Cette femme crie qu'un passant lui enlève son petit garçon et sa petite fille. Je vois bien la petite mais pas le petit garçon.

Ensuite des grenouilles, qui sortaient de la mousse une échine glauque, chamarrée d'or, et qui, en me voyant, lestes, faisaient le plongeon ; des tritons, sorte de salamandres d'eau qui farfouillaient dans la vase et de gros escarbots qui rôdait dans les flaches et qu'on nommait des *mange-anquilles*.

Ajoutez à cela un fouillis de plantes aquatiques, telles que ces *massettes* cotonnées et allongées, qui sont les fleurs du typha ; telle que le *nénufar* qui étale, magnifique, sur la nappe de l'eau, ses larges feuilles rondes et son calice blanc ; telle que le *butone* au trochet de fleurs roses ; et le *pâle narcisse* qui se mire dans le ru ; et la *lentille d'eau* aux feuilles minuscules ; et la "langue-de-bœuf" qui flûte comme un lustre ; avec les "yeux-de-l'Enfant-Jésus" qui est le *myosotis*.

Mais de tout ce monde-là, ce qui m'engageait le plus, c'était la fleur des *glais*. C'est une grande plante qui croît au bord des eaux par grosses touffes, avec de longues feuilles cultriformes et de belles fleurs jaunes qui se dressent en l'air comme des halberdes d'or. Il est à croire même, que les fleurs de lis d'or, armes de France et de Providence, qui brillaient sur fond d'azur, n'étaient que des fleurs de glais ; *fleur de lis* vient de *fleur d'iris*, car le glais est un iris, et l'azur du Blason représente bien l'eau où croît le glais.

Seulement, à Maillane, je ne sais pas trop pourquoi, nous appelions ces belles fleurs des "têtes d'âne" parce qu'elles se plaisent, peut-être, comme les ânes, à la rive des ruisseaux. Le peuple a dans sa langue de ces noms de fantaisie, qu'il emploie, pour plaisanter, souvent plus volontiers que les noms véritables.

II

Toujours est-il qu'un jour d'été, quelque temps après la moisson, on foulait nos gerbes, et tous les gens du *mas* étaient dans l'aire à travailler.

A l'entour des chevaux et des mulets qui piétinaient, ardents, autour de leur gardien, il y avait bien vingt hommes qui, les bras retroussés, en cheminant au pas, deux par deux, quatre par quatre, retournaient les épis ou enlevaient la paille avec des fourches de bois. Ce joli travail se faisait gaieusement, en dansant au soleil, nu-pieds sur le grain battu.

Au haut de l'aire, porté par les trois jambes d'une chèvre rustique, formée de trois perches, était suspendu le van. Deux ou trois femmes ou filles jetaient, avec des corbeilles, dans le cerceau du crible, le blé mêlé aux balles ; et le Maître, un homme vigoureux et de haute taille, remuait le crible au vent, en ramenant ensemble les mauvaises graines.

Le Maître, c'était mon père ; et quand le vent faiblissait, ou que, par intervalles, il cessait de souffler, mon père, avec le crible immobile dans ses mains, se retournait vers le vent ; et sérieux, l'œil dans l'espace, comme s'il s'adressait à un dieu ami, il lui disait :

— Allons, souffle, souffle, souffle, mignon.

Et le mistral, obéissant au patriarche, haletait de nouveau en emportant la poussière ; et le beau blé bénit tombait en blonde averse sur le monceau conique qui, à vue d'œil, montait entre les jambes du vanneur.

Venu le soir, ensuite dans l'airée, avec la pelle, quand la récolte avait été ramassée, que les balais de cornouiller avaient balayé l'aire, et que les ouvriers poudreux allaient se laver au puits et tirer de l'eau pour les bêtes, mon père, à grandes enjambées, mesurait le tas et y faisait une croix avec le manche de la pelle en disant :

— Dieu te croisse !

III

En ce temps-là, dois-je vous dire, je portais encore les jupes ; j'avais à peine quatre ou cinq ans... Par une après-midi de cette saison d'aires, après m'être bien roulé comme font les enfants sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le Fossé du Puits-à-roue.

Depuis quelques jours les fleurs des glaiuels jaunes commençaient à s'épanouir et les mains me démangeaient d'aller cueillir quelqu'un de ces beaux bouquets d'or.

Et j'arrive au fossé ; doucement, je descends au bord de l'eau ; j'en vois

## DEVINETTES

ACCORD PARFAIT



I Ensemble.

Mr Vieuxmarie (à New-York) — Sa dernière lettre respire l'ennui. Je vais prendre les chars dès ce soir et aller la surprendre.

la main pour attraper les fleurs... Mais, comme elles étaient trop éloignées, je me courbe, je m'allonge, et patatras dedans : je tombe dans l'eau jusqu'au cou.

Je cris. Ma mère accourt ; elle me tire de l'eau, me donne quelques claques, et devant elle, trempé comme un caneton, me faisant filer vers le mas :

— Que je t'y vois encore, vaurien, vers le Fossé !

— J'allais cueillir des têtes d'âne !

— Oui, va, retournes y cueillir des têtes d'âne... Tu ne le sais donc pas qu'il y a un serpent dans les herbes caché, un gros serpent qui hume, qui hume les oiseaux et les enfants, vaurien !

Et elle me déshabilla, me quitta mes petits souliers, mes bas, ma chemisette, et, pour faire sécher ma chaussure enfantine et ma robe mouillée, elle me chaussa mes sabots et me mit ma robe du dimanche en me disant :

— Au moins, fais attention de ne pas te salir !

VI

Me voilà encore dans l'aire ; je fais, sur la paille, fraîche quelques cabrioles ; j'aperçois un papillon blanc qui voltige dans un chaume ; je cours après, je cours après, avec mes cheveux blonds flottant au vent hors de mon béguin... et paff !... me voilà encore vers le Fossé du Puits-à-roue.

— Oh ! mes belles fleurs jaunes ! Elles étaient toujours là, fières, au milieu de l'eau, me faisant montre d'elles, au point qu'il ne me fut plus possible d'y tenir.

Je descends bien doucement, bien doucement sur le talus ; je place mes petits pieds bien ras, bien ras de l'eau ; j'envoie la main ! je m'allonge, je m'étire tant que je puis... et patatras ! Je me fiche, jusqu'au derrière, dans la vase.

Aïe ! aïe ! aïe ! autour de moi, pendant que je regardais les bulles gargouiller et qu'à travers les herbes je croyais entrevoir le gros serpent, j'entendais crier dans l'aire :

— Maîtresse ! courez vite, je crois que le petit est encore tombé à l'eau !

Ma mère accourt, elle me saisit, elle m'arrache tout noir hors de la boue puante et, la première chose, troussant ma petite robe, v'lin ! v'lan ! elle m'applique une fessée retentissante :

— Y retourneras-tu aux têtes d'âne ? y retourneras-tu pour te noyer ?... Une robe toute neuve, que voilà perdue ! fripe-tout, petit monstre qui me fera mourir de trances.

Et, crotté et pleurant, je m'en revins donc au mas, la tête basse, et de nouveau on me devêtit ; et on me mit, cette fois, ma robe des jours de fête !... Oh ! la galante robe ! Je l'ai encore dans les yeux, avec ses raies de velours noir, pointillée d'or sur fond bleuâtre.

V

Bref, quand j'eus sur moi ma belle robe de velours :

— Et, maintenant, dis je à ma mère, que vais-je faire !

— Va garder les gelines, me dit-elle ; qu'elle n'aillent pas dans l'aire... Et tiens-toi à l'ombre.

— J'y vais...

Et, plein de zèle, je vole vers les poules qui rôdaient par les chaumes, becquetant les épis que le râteau avait laissés.

Tout en gardant, voici qu'une poulette huppée, — n'est-ce pas drôle ? —

se met à pourchasser, savez-vous quoi ? une sauterelle, de celles qui ont des ailes rouges et bleues... Et toutes deux, avec moi après (qui voulait voir la sauterelle), de sauter, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes au Fossé du Puits-à-roue.

Et voilà les fleurs d'or, les belles têtes d'âne, qui se miraient encore dans le ruisseau, et qui réveillaient mon envie, mais une envie passionnée, délirante, excessive, à me faire oublier mes deux plongeurs dans le Fossé !

— Oh ! mais cette fois, me dis je, va, tu ne tomberas pas !

Et, descendant le talus, j'entortille à ma main un jonc qui croissait là ; et, me penchant sur l'eau avec prudence, j'essaie encore d'aveindre, de l'autre main, les fleurs de glais...

Ah ! malheur ! le jonc casse, et, va te faire teindre ! Au milieu du fossé, je plonge la tête première.

Je me dressé comme je puis, je crie comme un perdu, tous les gens de l'aire accourent :

— C'est encore ce petit diable qui est tombé dans le fossé ! Ta mère, cette fois, enragé polisson, va te fouailler d'importance !

VI

Eh bien ! non ; dans le chemin, je la vis venir, pauvrette, tout en larmes et qui disait :

— Mon Dieu ! je ne veux pas le frapper, car il aurait peut-être un accident ! Mais ce gars, sainte Vierge, n'est pas comme les autres : il ne fait que courir pour ramasser des fleurs ; il perd tous ses jouets en allant par les blés chercher des bouquets sauvages... Maintenant, pour comble, il va se jeter trois fois, depuis peut-être une heure, dans le Fossé du Puits-à-roue... Ah ! tiens, toi, pauvre mère, morfonds-toi pour l'approprier ! Qui lui en tiendrait, des robes ?... Et bienheureuse encore, — mon Dieu, je vous rends grâces, — qu'il ne se soit pas noyé.

Et ainsi, tous les deux, nous pleurons le long du Fossé.

Puis, une fois dans le mas, m'ayant quitté mon vêtement, la sainte femme m'essuya, nu, de son tablier ; et, de peur d'un effroi, m'ayant fait boire ensuite une cuiller de vermifuge, elle me coucha dans ma berce, où, lassé de pleurer, au bout d'un peu, je m'endormis.

VII

Et savez-vous ce que songeai ?

Pardi ! mes têtes d'âne... Dans un beau contour d'eau, qui serpentait autour du mas, limpide, transparent, azuré comme les eaux de la fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaçons qui étaient dans l'air une féerie de fleurs d'or !

Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi, je cueillais à pleines mains, les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il on surgissait.

Tout à coup, j'entend une voix qui me crie : *Frèrèri !*

Je m'éveille, et que vois-je ? Une grosse poignée de têtes d'âne d'or qui blondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le Maître, mon seigneur père, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie ; et la Maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur mon lit.

FRÉDÉRIC MISTRAL.



II Ensemble.

Mr Vieuxmarie — Mme Vieuxmarie (chacun dans leur train respectif). — Grand Dieu ! mais c'est elle ! lui !



III Ensemble

Mr Vieuxmarie — Mme Vieuxmarie (qui ont regardé leur place). — Je vais tout simplement descendre à la première station et m'en retourner de suite afin de la rencontrer.



IV Ils écrivent ensemble.

Mr Vieuxmarie (à New-York) — Mme Vieuxmarie (à Montréal) — La première fois que tu voudras me faire une surprise, tâches donc de me télégraphier.

## CAUSE D'ETONNEMENT

I  
Ce qu'il y avait sur la plage, jeudi dernier.II  
Ce que le public d'élegant qui y était rassemblé s'est figuré voir.

## TON BAISER

(Pour le SAMEDI)

Ton baiser follement fait vivre mon espoir ;  
Ton baiser radieux est l'âme de mon âme ;  
Ton baiser pour mon cœur est une vive flamme ;  
Ton baiser me dit tout ce que je veux savoir.

Ton baiser me sourit comme la pâle étoile  
Sourit au firmament, comme Amour à l'amour ;  
Ton baiser c'est la vie en plein éclat du jour ;  
Ton baiser, d'avenir suit dissiper le voile.

Ton baiser m'a ravi dans un rêve adoré  
Où passait devant moi, le bonheur qui voltige  
Autour de nos amours, comme autour de sa tige  
La fleur réjouit son papillon doré.

Ton baiser c'est l'espoir ; ton baiser c'est ta flamme ;  
Ton baiser c'est l'amour ; ton baiser c'est ta foi ;  
Ton baiser c'est ton tout ; ton baiser c'est à moi ;  
Car ton baiser d'amour, c'est un baiser de l'âme.

JEAN GA HU.

## POUR RAJEUNIR HÉLÈNE

MONOLOGUE

(Une jeune fille, les cheveux en natte lui tombant sur les épaules, avec une petite moue et un soupçon de sourire.)

Trop jeune ! On vient encore de me dire que je suis trop jeune !... Je le serai donc longtemps encore !... (Qui sait, on me le dira, peut-être toujours ? Enfin, le fait est clair, je suis trop jeune pour trop de choses qui me tenteraient cependant beaucoup. (Souriant tout à fait.) Pourtant, moi, je me trouve déjà si sérieuse... quand je veux. Il est malheureux que je ne le veuille pas plus souvent, c'est possible, mais à quoi bon l'être puisque cela ne vieillit pas d'être sérieuse.

Enfin là dessus, j'ai beaucoup de mal... Oh ! mais beaucoup de mal à

croire comme les autres. C'est peut-être tout de même parce qu'ils s'y connaissent mieux que moi... (Se redressant.) Mais enfin quand on a (En insistant davantage sur chaque nombre.) seize ans... un mois... vingt-huit jours et trente heures... Je ne suis pas très forte en calcul et ça me serait trop long de compter les minutes ; bref à seize ans on ne devrait plus être traitée comme une (Dédaigneuse.) petite fille !... C'est décourageant !... J'en pleurerai volontiers... si au lieu de me consoler on ne devait pas se moquer de moi ! Le monde est si méchant, m'a déjà confié mon amie Suzanne !

Une vraie grande, celle-là... Pour ses dix-sept ans, on a été jusqu'à lui offrir une robe longue, tout à fait une robe de dame enfin et à la

## DERNIER ÉCHO DES PLAGES



Maud (par-dessous la porte de la cabine).-- Adèle !... Adèle !... retire donc tes bas de la fenêtre, c'est horrible à voir.  
Adèle.-- Ce sont les tiens, ma chère !

dernière mode exécrable ! D'ailleurs elle ne lui va pas du tout ! J'aime bien Suzanne, mais je suis obligée de dire ce qui est, n'est-ce pas ? Et je suis très sûre qu'elle m'irait beaucoup mieux à moi ! Je n'ai pas de meilleure amie que Suzanne... pour le moment, mais là vrai ! elle est trop... comment dirais-je ? elle n'a pas assez. Enfin vous avez certainement tont cela ses robes ne lui aillent jamais !... Et puis, elle est trop gauche. (Souriante.) Il est vrai que moi, maman... et papa donc ! m'a souvent reproché d'être trop droite... (Effarouchée.) Oh ! qu'est ce que je dis là... Mes chers parents, s'ils m'entendaient ! D'être trop raide veux-je dire.

(Voix plus forte.) "Tu as toujours l'air d'avoir avalé la règle à dessin avant d'entrer au salon", me dit mon père.

Dame ! C'est qu'il n'est pas timide, lui papa ; naturellement un avocat, habitué à toujours parler, à mentir aussi des fois... oh ! dans l'intérêt du client bien entendu.

Mais vous ne devinez jamais pourquoi, là encore, à l'instant maman m'a... (Un peu plus animée.) Non vraiment il

y a trop d'injustices dans la vie !... Et quand je songe qu'à mon âge j'ai toujours les cheveux dans le dos... qu'ils pendent comme un cordon de sonnette ! Dire que maman vient de me refuser un ohignon... et de nouveau pour l'éternelle raison !... Décidément on n'aime pas à changer ses habitudes à la maison.

(Voyant de dame.) "Tu es trop jeune ma fille."

Trop jeune ! Trop jeune ! Qu'importe l'âge ! Je suis plus grande que Suzanne, plus... surtout moins... enfant qu'elle... (Timidement.) peut-être même dois-je l'avouer ?... plus jolie. On ne me l'a pas encore dit, mais ce sont de ces choses qu'on apprend bien toute seule. Il y a tant de glaces à la maison ! J'aime beaucoup Suzanne, mais je peux vous dire ce que je pense, n'est-ce pas et je trouve vraiment que... Oh ! En toute sincérité ! Elle a un bien bon caractère certainement mais, si vous voyiez son nez !

Alors pour dire tout le temps que je suis trop jeune pour ceci, pas assez grande pour cela, il doit y avoir quelque chose là-dessous ! Je ne suis pas... très, très curieuse, mais je ne serais pas fâchée tout de même de le savoir. (Après avoir réfléchi une seconde, puis souriante et la figure illuminée.) Mais, j'y suis, j'ai sûrement deviné ! Ma sœur. (Expliquant.) J'ai une sœur qui s'appelle Hélène, en souvenir d'Homère comme dit papa. D'ail-

## FATALE ERREUR



Ce qui arriva à ma tante Pulchérie à la noce de mon cousin le notaire.

leurs, nous sommes de Troyes ! Mais elle est beaucoup plus âgée. Elle va sur ses vingt-cinq ans... Allons bon ! Voilà encore que je bavarde !... C'est à dire qu'à la maison elle en a vingt-cinq, mais dans le monde (Avec une moue) dans ce monde où l'on ne m'a jamais emmenée, elle rajeunit. (Malicieuse.) C'est peut-être l'effet des lumières. Enfin elle n'en a plus que vingt... N'allez pas répéter cela au moins, c'est un secret de famille, qui lui ferait du tort pour son mariage. (Expliquant.) Très bien mis, très parfumé, avec une toute petite moustache et de très grands cheveux, un monsieur que nous rencontrons partout et dont on se parle souvent comme par hasard... Papa connaît beaucoup son notaire.

Mais alors je comprends de mieux en mieux. La natte dans le dos, les robes courtes, les : tu es trop jeune de maman, les : cette petite ! de papa, tout cela c'est pour rajeunir Hélène !

(Riant.) C'est curieux maintenant, maintenant que je sais ce qui se passe dans la vie, je voudrais bien voir Hélène mariée ! Cette bonne Hélène, elle serait si heureuse ! Et moi j'aurais un chignon. PAUL BAUR.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc.. Donnez le BAUME RHUMAL



COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

# Le Diable au 19<sup>me</sup> Siècle

ou

## LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

### CHAPITRE IX

Preuve des apparitions de Satan — (Suite)

Le lecteur me pardonnera cette longue digression à propos d'un des "privileges" attachés au grade de Hiérarque que le frère Walder me conféra le 30 octobre 1880 ; cette explication avait un intérêt capital, attendu qu'on aurait pu se demander si le délégué de Charleston n'avait parlé sérieusement ; et le fait est que moi-même, sans la rencontre providentielle de Carbuccia et ses confidences, je ne me serais jamais préoccupé de savoir si Satan se manifeste vraiment aux occultistes par de véritables apparitions.

Cela dit, revenons à Calcutta.

Ainsi que Walder l'avait prévu, — sans me l'avouer, il est vrai, mais j'avais bien compris son jeu, — Hobbs ne manqua pas de venir me relancer pour m'engager à me faire adjoindre au Palladium. Je lui montrai ma patente. Il me félicita, avec de grandes phrases ; seulement, au fond, cela se voyait, il était quelque peu dépité d'avoir été devancé par Walder, à cause des "métaux."

J'avais, en outre, déclaré au lieutenant d'Albert Pike que, afin d'être sûr de ne pas laisser passer, par oubli le délai fixé pour l'inscription comme membre actif ou correspondant à un Grand Triangle, et vu que je n'avais pas de préférence, je le priais de m'inscrire au Lotus de Charleston, qui était l'atelier palladique auquel il appartenait lui-même. Il se chargea donc de régulariser ma situation, par le plus prochain courrier, et reçut ma cotisation, dont je lui réglai le montant pour une année d'avance ; ceci me permit de faire, chez le frère costumier, fournisseur attitré du Directoire de Calcutta, emplette des insignes de mon nouveau grade.

Pendant le reste de mon séjour dans la capitale de l'Inde anglaise, j'assistai encore à bon nombre de réunions théurgistes ou de maçonnerie ordinaire ; mais il n'y a pas lieu d'en rendre compte ici, car elles n'offrirent qu'un intérêt relatif. Le plus important pour moi fut de fréquenter quotidiennement la bibliothèque du Directoire, que le frère archiviste mit à ma disposition ; j'avais besoin de copier les formules des rituels palladiques, lesquels à cette époque n'avaient pas encore été imprimés à Charleston par ordre d'Albert Pike, et, sauf les rituels de Mage Elu, on me communiqua tous les manuscrits que je pus désirer ; cela sans éveiller aucun soupçon, puisque c'était pour moi non seulement un droit, mais aussi une nécessité ; et je profitai de l'occasion, comme on pense, pour fouiller cet arsenal de documents et retranscrire, en vue de mon enquête, tout ce que je pus.

Maintenant, je pouvais pénétrer à peu près partout. J'étais un maçon luciférien complet.

### CHAPITRE XI

#### Une initiation de Maîtresse Templière

En retournant de Calcutta à Pointe-de-Galle, j'eus de nouveau à

bord mistress D... et sa fille Mury, qui, cette fois encore, s'arrêtèrent à Madras. Parmi les passagers, se trouvaient aussi Walder et Cresponi, eux, se rendant en Europe ; je les laissai à Galle. Là, je permutai avec un de mes collègues ; celui-ci prit la place de R... sur le *Meïnam*, et moi la sienne sur le courrier de Chine, direction de Shang-Hai. La première station du paquebot est Singapour, à la pointe sud de la presqu'île de Malacca.

Singapour forme avec Sumatra, Java, Bornéo et les archipels des Célèbes, des Moluques, des Philippines, la circonférence, la partie supérieure, en quelque sorte, de l'entonnoir au fond duquel le monde d'Hoeckel a sombré.

On dirait qu'il y a là un précipice gigantesque, incommensurable, dans lequel toute une humanité a disparu, précipitée sur le bord duquel Singapour serait restée comme en équilibre et à moitié plongée dans l'eau.

La première chose qui frappe, en effet, dès l'arrivée, c'est l'aspect des alignées de terre submergées, d'où sortent des arbres, dont le faite seulement se voit, le reste étant sous l'eau. On a là la singulière impression d'un terrain qui descend en pente, s'éboule, se dérobe, s'effondre, entraînant avec lui les constructions et la végétation qui le recouvrent dans une sorte de gouffre immense, d'abîme colossal, qui serait comme le chemin incliné, la descente en un endroit inconnu et bouleversé, en un mot, si j'ose le dire, un enfer sous-marin.

Et, chose plus bizarre encore, c'est précisément sur les bords de ce gouffre que l'on ne voit pas, mais que l'on devine, que d'instinct l'on pressent là-bas au fond, sous le calme apparent de la mer qui le dissimule, c'est sur ces bords, dis-je, de Java à Singapour et Manille, que courent, que rampent, que voltigent, que glissent et que poussent toutes ces fiores et ces faunes extraordinaires, bicornues, auxquels j'ai déjà fait allusion.

Pendant que le volcan mal éteint, cheminée du feu central, bouillonne encore profondément sous l'eau, tandis que constamment le sol trépidé et tremble, comme prêt à vomir quelque monstre surnaturel, cause d'un cataclysme des temps antiques, cause peut-être d'un autre cataclysme qui couve, d'autre part tout s'agite sur ces bords, une vie curieuse y évolue, estropiée, ankylosée, toute à rebours.

Regardez cette plaine nue et stérile. Des myriades et des myriades de petits morceaux de bois y sont accumulés, des secs et des pourris, des longs et des courts, des épais, des ronds, des carrés ; et cependant, à plusieurs lieues à la ronde, il n'y a pas de forêts ni même d'arbustes. Comment donc se sont ainsi accumulés là tous ces déchet de végétation ? toutes ces

cassures et ces branches d'arbres, d'où viennent-elles ?... Mais regardez mieux. A côté même de tous ces bois qui déjà semblent vermoulus, sont répandues sur le sol des nuées de feuilles du plus beau vert, naérées et fraîches, humides encore de la rosée du bois pourri ! Encore une fois, d'où tout cela provient-il ?...

Voulez-vous en avoir l'explication ? Rien n'est plus aisé.

Avancez-vous, faites du bruit, lancez une pierre dans cet amas de feuilles et de branches, et un spectacle vous stupéfiera. Les branches et les bois pourris se mettront à courir de tous côtés, et, quant aux feuilles vertes, vous les verrez s'envoler, former un nuage et tout à coup disparaître sous l'horizon.

Les branches, en vérité, n'étaient pas des branches, pas plus que les feuilles n'étaient des feuilles. Les unes sont des fourmis, des mantes, des criquets, des sauterelles ; les autres, des papillons de toute espèce. Au lieu de ressembler comme dans nos pays à des bêtes, ces animaux, ces insectes ressemblent à des plantes, à des végétaux.

Dans les régions que je décriis, vous vous approchez d'un buisson, pour cueillir une belle fleur que vous apercevez sur un arbuste et qui vous tente. A votre approche, l'arbuste se sauve, c'est un animal ; la fleur s'envole, c'est un insecte.

D'autre part, vous voyez par terre un animal ; par exemple un crapaud, une grenouille ou un rat. Vous vous avancez et l'écrasez



Crockson, que j'avais en face de moi, était une vieille connaissance. C'était un pasteur protestant, que nous appelions familièrement, à bord "le révérend alcool" ; nous ne l'avions, en effet, jamais vu qu'entre deux whiskys.

du pied. Sous votre pied, c'est le vide, la terre ; c'est une fleur que vous venez de froisser.

Et ceci, — pas plus que tout ce que je relate, — n'est du roman ; c'est la très exacte et très scrupuleuse vérité.

La science appelle cela des phénomènes de "mimétisme" : elle connaît la propriété qu'ont certains animaux de ressembler aux plantes sur lesquelles habituellement ils vivent et dont ils se nourrissent, ainsi que la propriété qu'ont certaines plantes de simuler des animaux ; mais jamais la ressemblance n'a été plus frappante, le mimétisme plus parfait. Entre la mante des Indes, qui ressemble à un morceau de bois sec, et la branche d'arbre elle-même, je défie qui que ce soit de différencier et de deviner quel est l'insecte et quel est le végétal.

Et, — pendant que ceci se passe sur terre, au centre de l'île, — au fond de l'eau, des choses plus curieuses encore se voient. Les plantes de cette contrée s'animent, leurs fleurs sont des bouches qui s'ouvrent, les végétaux chassent les coquillages, les crabes, et pêchent les poissons ; les népenthès et les utriculaires les mangent, les digèrent, immobiles comme des boas dont la queue végétale aurait sa racine plantée dans le sol.

Puis, sur le rivage, au moment où un poisson des plus étranges, l'anabas, sort de l'eau pour s'amuser à terre, joue avec un autre, le poursuit en sautant, grimpe comme un chat le long d'un mur ou sur un arbre, prend un bain d'air et de soleil, derrière lui, dans l'ombre, une fleur vraiment diabolique, la drosera, qui n'a ni tige, ni feuilles, ni rameaux, se glisse silencieusement, guette le poisson promeneur, bondit sur lui, le pourchasse, enfin l'attrape pour le dévorer.

Dans la lutte entre la plante et l'animal, c'est ce dernier qui est la proie.

Mais tout cela n'est rien encore. Alors que la plante ressemble à l'animal, ce dernier ressemble à l'homme ; le singe y vit en être civilisé, parle, s'exprime, et l'homme vit à l'état sauvage, crie et ne parle pas ; le singe y est omnivore, l'homme exclusivement anthropophage ; le singe a la peau glabre, l'homme est couvert de poils et possède une griffe au lieu de main. Le singe, en définitive, ressemble à quelque chose, à une créature ; l'homme, le négrito, le Malais, ne ressemble à rien d'humain.

Quoi de plus curieux que ce bouleversement général des œuvres de la création ? et n'est-il pas permis de se demander, sans oser ni vouloir conclure, comment et pourquoi ces choses extraordinaires, invraisemblables, contre l'ordre naturel qui règne partout ailleurs, se trouvent réunies en ces régions où le souverain des âmes est Satan, asservissant les populations par le brahmanisme, le fakirisme et toutes les idolâtries ?

Passons, j'ai hâte de montrer comment s'y comporte l'homme, et surtout comment l'Européen, l'homme soi-disant civilisé y agit et y vit.

Singapore est un peu comme Port-Saïd, un égout ; égout humain, j'entends. Tout ce qui a fini de bien faire en Europe se réfugie à Port-Saïd, de même que tout ce qui a fini de bien faire en Asie trouve asile et protection à Singapore.

On juge quelle triste société doit contenir Singapore. Rien d'étonnant aussi à ce que la maçonnerie et le culte du démon y prospèrent, trouvant un milieu si favorable à leur développement.

Mais ce n'est pas tout ; Singapore est un caravansérail, il y grouille une tourbe innombrable et cosmopolite, faite de Chinois, de Malais, d'Indiens, dont les plus civilisés en apparence sont en vérité les plus sauvages.

Aussi, quelle vie abominable sur le bord de cet abîme que j'ai décrit ! La vie de l'homme ressemble à celle de la bête ; il y a là je ne sais quoi de tors, d'antinaturel et d'inférieur.

J'ai eu bien des indignations au cours de mon enquête, indignations que je maîtrisais de mon mieux, que j'ensevelissais au fond de mon âme pour pouvoir aller jusqu'au bout ; mais j'avoue en avoir peu éprouvé de semblables à celle qui, à Singapore, faillit me faire renoncer à ma mission. C'est là que j'assistai pour la première fois, non plus à des parodies, non plus à des évocations d'un résultat discutable, mais à des profanations d'une monstruosité inouïe, effroyable, et à des manifestations sataniques dont le caractère n'était plus douteux.

Je m'étais rendu, un soir, à l'un des locaux maçonniques ordinaires. Un aréopage de Kadosch, appartenant à l'Écossisme, avait sa tenue. Avant l'ouverture des travaux, je me promenai, suivant l'usage, dans le parvis, me demandant si je devais me faire annoncer simplement comme frère visiteur du rite de Memphis, sans indiquer en outre ma qualité d'affilié au Palladium ; car Walder m'avait prévenu que l'existence du palladisme n'est pas révélée partout aux francs-maçons, et je n'avais pas eu le temps de me présenter dans la journée au grand-maître ; il m'eût fallu le rechercher, ne l'ayant pas rencontré à son domicile. En déjonnant à table d'hôte, à l'hôtel Adelphi, — car il y a encore un hôtel Adelphi à Singapore, — j'avais fait à plusieurs reprises le signe le plus usuel de reconnaissance des lucifériens du rite palladique ; mais

aucun des convives, ni personne ensuite au café, n'y avait répondu. Evidemment, je n'avais rencontré aucun frère ré-théurgiste optimiste.

En passant, puisque je viens de parler de ce signe, je vais l'indiquer. Il est d'une simplicité extrême, et mes lecteurs, instruits de ce petit secret, pourront à l'occasion voir s'ils se trouvent en présence de quelque luciférien. A table, dans un hôtel ou un restaurant, ou encore au café, lorsqu'un adepte du Palladium veut découvrir sa qualité à quelque frère inconnu qui serait là, afin de lier connaissance, il prend son verre sans affectation de la façon que voici, au moment de boire : le verre tenu entre le pouce, d'une part, le médium et l'annulaire joints, d'autre part, tandis que l'index et le petit doigt sont droits et écartés. Pendant que l'on boit en tenant le verre ainsi, la main droite a donc deux doigts levés, qui font les cornes dans la direction du ciel. Ce signe de reconnaissance est, comme on s'en rendra facilement compte, visible et remarquable au premier coup d'œil pour les initiés, et, d'autre part, il n'a rien qui puisse le signaler à l'attention des profanes, puisque cette position de la main tenant le verre a mille chances, si l'on n'est prévenu, de sembler naturelle : en tout cas, un profane (ou non-initié) n'y prendra pas garde. A ce signe, deux lucifériens, qui sont en présence pour la première fois, se reconnaissent ; d'une table à l'autre, ils constatent qu'ils boivent en tenant le verre à la mode palladique, et ils peuvent ensuite s'aborder, sachant réciproquement à qui ils ont affaire. — Dans la maçonnerie ordinaire, pour se reconnaître dans une circonstance analogue, on fait, avant de boire, un petit mouvement avec le verre, dans le vide (devant soi) en forme d'équerre : mais, si adroitement que soit exécutée cette manœuvre mimique, elle risque souvent d'être remarquée d'un profane, de l'intriguer et de lui faire comprendre ainsi qu'on a fait un signe secret de convention. Le signe de reconnaissance des lucifériens n'a pas cet inconvénient ; mais aussi les adeptes du Palladium sont bien autrement habiles et bien plus rusés que les francs-maçons ordinaires.

Pour en revenir à la séance du soir, je me promenais donc, assez hésitant, dans le parvis ; mais je n'eus pas, cependant, longtemps à attendre pour être fixé. Le premier Kadosch qui se présenta portait le cordon palladique, en sus des insignes du rite écossais. Tous les membres de cet aréopage étaient théurgistes. Je signalai sur le registre des visiteurs, et je revêtis, au grand complet, les décors, qui étaient les marques extérieures de mes hautes dignités. Le chevalier servant d'armes m'annonça : une députation fut envoyée par le grand-maître pour me recevoir ; les portes du sénat (nom de la salle des séances d'un aréopage, en chambre rouge) s'ouvrirent, et je fus reçu solennellement, avec tous les honneurs de la voûte d'acier.

La séance, à vrai dire, se trouva fort insignifiante ; le programme était banal. Un certain docteur Murray, médecin de la ville ou des environs, fit une conférence assommante sur "la Jérusalem céleste" : c'était une harangue diabolique, mais confuse et bête. Un fabricant de conserves d'ananas lui donna la réplique.

L'assistance formait un mêlé-mêlé de négociants anglais, allemands, arméniens, juifs, arabes, persis, hollandais, danois, belges et chinois ; il y avait aussi deux ou trois indiens.

Le plus intéressant de la soirée fut la distribution d'un balustre (nom de tout papier, procès-verbal, circulaire, en réunion de Kadosch), qui invitait les frères du Palladium, présents à Singapore, à assister le lendemain à l'initiation d'une jeune fille du monde. On devait conférer à cette demoiselle les grades d'Elue et de Maîtresse Temprière dans une seule séance. L'initiation allait avoir lieu, — on ne devinera jamais où, — à l'un des temples protestants de la ville, un temple presbytérien ! J'en fus stupéfait, en lisant le balustre. Mais ma surprise fut à son comble, quand je lus le nom de la récipiendaire, imprimé en toutes lettres ; c'était miss Arabella D..., la sœur de miss Mary !...

On comprendra avec quel empressement je me rendis, le lendemain dans la journée, au temple indiqué, pour le visiter.

Je ne fus pas peu étonné de n'y constater rien d'anormal. Comme pour la plupart des temples protestants, l'intérieur ressemblait à un grand hangar, tenu très proprement, une sorte de grenier à fourrage, vide, aux murs nus, avec de nombreux bancs alignés, en bois bien ciré, bien astiqué, comme les banquettes des brasseries allemandes ; pas d'autel, ni de niches, aucune statue, rien de ce qui est partout ailleurs nécessaire à l'exercice du culte. En fait de mobilier, il n'y avait, pour attirer l'attention, qu'une chaire indiquant que l'on prêchait, et qu'un orgue de grandeur moyenne, dans une tribune, pour accompagner sans doute des chants ou pour faire une musique d'intermède. La chaire, située à gauche, avait un dôme arrondi, orné de bosselures et de trous sculptés, et surmonté de deux grandes palmes, sculptées aussi : je ne pris pas garde, outre mesure, à cette forme spéciale ; dans le jour, l'ensemble n'offrait aucune singularité.

(A suivre.)

# ALLEGRESSE!

IMPROVISEU BOYEN

PAR FRANCOIS BEHR

Pour le piano

Mod<sup>lo</sup> con. moto

PIANO

The musical score is written for piano and consists of two systems of staves. The first system includes the title 'ALLEGRESSE!', the composer 'IMPROVISEU BOYEN', the arranger 'PAR FRANCOIS BEHR', and the instrument 'Pour le piano'. The score begins with the tempo and mood marking 'Mod<sup>lo</sup> con. moto' and the dynamic 'mf'. The first system contains two staves with various musical notations including notes, rests, and slurs. The second system continues the piece with similar notation. Key performance instructions include 'A tempo', 'riten. un poco', 'p', 'dim. e riten.', 'rit.', 'A tempo', 'riten. un poco', and 'a tempo'. Pedal markings 'Ped.' are placed throughout the score, often with a star symbol. The score concludes with a final cadence.

This block contains the continuation of the musical score from the first system. It features two staves with musical notation, including notes, rests, and slurs. The tempo and mood markings 'A tempo' and 'riten. un poco' are present. Pedal markings 'Ped.' are used throughout. The score concludes with a final cadence.

rit. un poco *mf*  
 a tempo  
 p  
 riten.  
 f con passione

rit.  
 allarg.  
 a tempo  
 rit. un poco  
 a tempo

LES AMATEURS DE POMMES



I

Lacrasse.—Tu vois la bonne femme aux pommes qui vient là ?  
Ficelle.—Oui, et bien ?  
Lacrasse.—Elle va nous offrir des pommes.



II

Lacrasse.—Regardez donc, là-haut, le ballon ! On dirait qu'il va descendre ici.  
La marchande.—Un ballon ! où ça... je ne vois rien descendre ! Il n'y avait effectivement que les pommes de la bonne femme qui descendaient dans le sac de Ficelle, mais elle ne pouvait les voir, leur tournant le dos.



III

Et chacun s'en fut chez soi : la bonne femme vaguement inquiète : les deux compères riant du bon tour.

LE HABLEUR

FABLE

Le Hableur ment sans y songer !  
Rien ne saurait le corriger.

Un compagnon du pays de Gascogne, Fiellé menteur et ventard sans vergogne, Revint, quittant la ville, habiter son hameau. Son plaisir le plus doux, sa plus chère besogne, Était, chaque dimanche, à l'ombre d'un ormeau. De conter aux voisins prodiges et merveilles, Héroïques combats, prouesses sans pareilles, " Et voici, disait-il, mon exploit le plus beau : Un jour, dans une chasse au largo de la plaine, Voyant courir un lièvre aussi grand qu'un chameau Je lui saute dessus, je l'enfourche et l'amène, Comme un simple cheval, dans la cour du château ; Nous fûmes au civet pour plus d'une semaine. " — " Moi, j'ai vu mieux que ça, lui répliqua un fermier : Un champ ou croit du trèfle aussi haut qu'un pommier. " Notre homme alors sans rien laisser paraître : " Té, parbleu ! lui dit-il, je l'ai vu le premier : C'était juste le champ où mon lièvre allait paître. "

FRÉDÉRIC BATAILLE.

CHOSSES ET AUTRES

(Au restaurant)

MARGUERITE.—Tu me demandes à quoi je pense ? Mais à notre dîner de ce soir.

TRISTAN.—Vois donc, bien-aimée, comme ce ciel d'hiver est bleu, par hasard, et comme ce soleil couchant est superbe !

MARGUERITE.—Dans sa dernière visite, le docteur nous a formellement recommandé des toniques : ou du gigot à l'ail ou des côtelette de chevreuil avec un cortège de petits oignons.

TRISTAN.—Il paraît que nous allons jouir d'un admirable spectacle, car voici que bientôt arrive l'heure solennelle des étoiles filantes.

MARGUERITE.—Il nous faudra aussi de la moutarde de Dijon et du chambertin.

TRISTAN.—Ah ! les étoiles filantes ! est-ce que ça ne te dit rien, mon adorée ?

MARGUERITE.—Le docteur ne se prononce pas sur la question du fromage. Entre nous, c'est un tort. Évidemment le chester est digestif, et le roquefort porte à s'humecter les lèvres. On cause, on rit, on chante même, quoique ce ne soit plus la mode que chez les petites gens, et, au bout du compte, ça nous aide à passer le temps.

TRISTAN.—Certaines légendes prétendent que les étoiles filantes sont des âmes qui émigrent d'une planète à une autre. Quant aux savants, ils assurent que ce sont des aéroolithes, c'est-à-dire des pierres qui traversent l'espace. En réalité, personne ne sait au juste ce que c'est. Seulement les poètes aiment ces sillons de feu qui traversent l'espace parce que ça les fait rêver.

MARGUERITE.—Rêver, c'est perdre du temps. A quoi ça mène-t-il ? Un bon dessert, à la bonne heure. Il y a des jours

où j'aime le savarin ; d'autres où je préfère le nougat de Montpellier.  
TRISTAN.—Ah ! les belles nuits étoilées ! Ah ! comme la lune s'avance en argentant le paysage ! Ah ! comme le vent du nord prond la voix de l'orgue en poursuivant les feuilles jaunes ! Ah ! comme les grives, soûles de raisin noir, crient en l'air, sans doute pour nous consoler du départ des hirondelles !

MARGUERITE.—Il paraît que, dans certaines maisons, plus russes que françaises, on commence, après le dessert, à préférer le thé au café. Moi, pas. Le café, la fève d'Arabie, le fin moka, j'y tiens expressément. Un café bouillant, noir, pas trop sucré, et je ne veux pas ce-ser d'y tenir.

TRISTAN.—J'ai toujours été frappé de l'étrange majesté qu'il y a dans la marche de la nuit. Cette antique fille de l'Érèbe, ayant des pavots et des scabieuses à la main, descend du ciel ou du haut des monts, comme vous voudrez, et, à mesure qu'elle fait un pas sur le col des vallées, à l'orée des bois et même sur le seuil des villes, elle distribue aux pâtes mortels le repos, le sommeil et les songes enchanteurs qui consolent de tout les âmes souffrantes.

MARGUERITE.—Le café bu à petites gorgées à l'aide d'une jolie cuiller en vermeil ; il en est qui, pour précipiter le travail de la digestion, prennent un petit verre de rhum, ou de chartreuse, ou de marasquin de Zara, ou de bénédictine. S'il faut le dire, moi, j'aime beaucoup mieux un petit punch enflammé fait avec du kirschen wasser de la forêt Noire.

TRISTAN.—On assure qu'on dort mieux et d'un meilleur sommeil en hiver qu'en été. Songes d'une nuit d'hiver ! Que de poèmes il y a là dedans ! On y recommence, en rêverie, ses amours du temps où l'on avait vingt ans. Vous me direz que ce ne sont que des songes ! Sans doute. Mais est-ce moins délicieux et n'est-ce pas plus doux cent fois que la réalité ?

MARGUERITE.—Tristan, notre dîner est fini. Voilà le garçon du restaurant qui monte. Paies la carte et partons, mon cher ami.

FACILE A CONTENTER

Le père (furieux).—Et vous pensez, jeune audacieux, que vous êtes capable, sans le sou, sans position, sans famille, de donner à ma fille tout ce dont elle a besoin ?

Le prétendant.—Je le puis, monsieur ! Elle dit qu'elle ne veut que moi.

DEVINETTES



—Regardes donc la mère Michel et son affreux chien.  
—Je vois bien la mère Michel, mais où est le chien ?



—C'est un peu fort, je vois un homme me voler mes pommes et en remplir un gros sac. J'arrive et plus rien. Ou donc est-il ?



## Echo des Modes Parisiennes

Paris, 6 septembre 1896.

Il ne faut pas croire que la mode ne s'occupe que des robes et des chapeaux. Tout ce qui fait partie de la toilette féminine tombe sous ses lois, et le linge, tout naturellement, se range aussi à ses avis.

Il y a donc lieu de signaler les nouveautés en chemises, pantalons, etc. Les formes classiques de nos aïeules ne sont plus admises aujourd'hui et des modifications importantes et intelligentes ont été apportées à ces vêtements intimes.

Comme tissu, la fine batiste blanche, de fil ou de coton, sera toujours employée par les femmes sérieusement élégantes et qui trouvent que rien ne vaudra jamais les dessous blancs, garnis de valenciennes et de fines broderies et égayés de quelques rubans de couleur. Pourtant, je ne blâme nullement les jeunes femmes qui aiment la fantaisie et j'avoue même que certains modèles en batiste rose ou ciel, unie ou avec fleurettes, me paraissent charmants surtout pour l'été.

La chemise de jour se fait plus étroite derrière que devant; on dispose quelquefois des petits plis cousus au milieu du dos jusqu'à la taille; cela supprime l'ampleur inutile dans le corsage et est très coquet.

On ne fait plus du tout de chemises montées à poignet. Le décolleté rond ou carré, avec jolie broderie à même et valencienne cousue sous une ondulation, est ce qui se fait de plus distingué.

Un ou plusieurs entre-deux de dentelle séparés par des trous où passe un satin de couleur, peuvent aussi garnir le décolleté; toujours une dentelle en haut.

On fait une sorte d'entre-deux brodé composé d'une série de boutons de demi-pouce de hauteur et on l'emploie autour du décolleté; au-dessus on coud une valencienne; une plus haute forme volant devant et un joli ruban traverse les boutons.

La mancho n'existe presque plus; on se contente d'une garniture autour de l'emmanchure.

Pour le soir, les femmes élégantes portent la chemise de bal, sans épaulettes; un ruban maintient la chemise pendant la mise en place du corsage. Une très jolie garniture consiste en une incrustation à jour d'une dentelle ondulée.

Le pantalon se fait très court et très large du bas de la jambe. Il se monte sans ceinture, avec des pinces ajustées sur la personne. Les

modèles très élégants ont à la taille un entre-deux à boutonnières où passe un ruban qui noue derrière.

Ce qui est le plus nouveau comme garniture de pantalon, c'est un volant plissé très fin de 6 à 7 pouces de haut; un entre-deux et une dentelle ornent ce volant. Du reste, quelle que soit la combinaison adoptée, les garnitures sont très hautes et très froufrouantes sur les genoux.

On fait des chemises de nuit d'été avec encolures carrées et manches courtes.

J'ai vu un joli modèle: la chemise, plate, à encolure ronde mais déga-

geant bien le cou, avait cinq ondulations de dentelle incrustées dans le haut et formant empiochement rond. La manche, extrêmement large et laissée flottante dans le bas, se terminait par trois ondulations incrustées.

Ce modèle est fort agréable pour l'été.

Comme cache-corsage, une jolie forme est entièrement rayée d'entre-deux séparés par des groupes de plis cousus.

Grande dentelle autour du décolleté.

Ce corsage ajusté s'arrête à la taille; un volant légèrement froncé remplace la basque.

Enfin, un coquet jupon de dessous.

Il était en batiste rose, tout plissé accordéon avec dentelle incrustée au bas; deux longs rubans le fermaient derrière.

Quand j'aurai dit à mes lectrices que les mouchoirs de fantaisie, imprimés ou brodés de couleurs, avec ou sans dentelle, ont la vogue pour l'été, je crois les avoir mises au courant de ce qui se fait en lingerie personnelle.

J'avais parlé à mes lectrices dans un précédent numéro de costumes de chasse, en voici deux qui donneront une suffisante idée de ce qui peut être fait dans ce genre.

Le premier se fait en velours côtelé gris fer, la jupe courte est biaisée avec boutons de chaque côté. La veste droite, aussi fermée de boutons de corne, est échancrée sur une chemisette d'homme; bas écossais et demi-bottes lacées. Chapeau de feutre avec plumes de coq.

Le second costume est en drap suède avec applications de cuir découpé de même nuance.

La jupe courte a un faux ourlet de cuir; le corsage collant, avec haute ceinture. Bottines et jambières montantes en cuir souple.

Chapeau avec plumes.

VICOMTESSE D'AULNAY.

### L'EXPOSITION RÉGIONALE

L'Exposition Régionale de 1896 a ouvert ses portes et l'inauguration des bâtiments a eu lieu vendredi. L'affluence du public justifie largement ceux qui ont prédit, cette année, un succès plus grand que celles précédentes.

Les exposants sont nombreux, les prix considérables, et les attractions offertes au public sont variées et nouvelles. Il n'en faut pas davantage pour que la foule se porte sur le magnifique terrain de l'Exposition et assiège les différents départements que les nouvelles bâtisses comportent.

On a fait grand et varié, cette année, chacun s'accorde à le dire.



ÉLÉGANTE TOILETTE DE CAMPAGNE.

Si vous toussiez prenez le

**BAUME RHUMAL**

## FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

**LE SECRET DU SQUELETTE**

Par GEORGES PRADEL

## SECONDE PARTIE

**L'AMOUR D'UNE ESPIONNE**

## VI.— CHARITÉ BIEN PLACÉE — Suite

—Mais quoi encore, mon cher oncle ?

—Rien, te dis-je, Martin n'a pas compris qu'il devait expédier le *Grand Corsaire* ici à Lande-Courte, où est sa place, et il l'a adressé à Paris, à notre appartement de la rue Caumartin.

—Oh ! que c'est contrariant, — fit Berthe, — dans ces allées et ces venues, le toile peut s'abîmer encore, et alors, ce seront des réparations nouvelles et nous serons privés encore de sa vue durant de longs mois.

A cet instant, et pour changer le cours de sa conversation précédente, Flavien crut pouvoir intervenir.

—Puis-je sans indiscretion, fit-il, vous demander ce que c'est que ce *Grand Corsaire*, qui semble aussi vivement vous intéresser ?

Ce fut Mlle de Kermor qui s'empressa de répondre :

—C'est le portrait de notre parent, de mon arrière-grand-père, Guy de Briac, comte de Kermor, qui fut l'un des grands corsaires de son temps et a laissé, dans ce pays et dans toute la marine, des souvenirs légendaires. Il a été peint par Jean-Baptiste Champaigne, le neveu et le meilleur élève du grand Philippe de Champaigne. La toile était très abîmée ainsi que le cadre, qui est précieux, non pas à cause de ses sculptures et de ses fouillures, mais à cause des légendes et des écus qui y sont gravés. Et j'hésitais à m'en séparer, craignant que le désastre ne s'augmentât dans une réparation maladroitte, lorsque mon oncle a bien voulu aller trouver Martin, qui a répondu de la réparation. Il m'a conduit chez lui et m'a mis sous les yeux des tableaux que j'aurais regardés comme complètement perdus, tandis que quelques mois plus tard il m'a été donné de les revoir. Dès lors, je n'ai pas hésité, et j'ai confié le *Grand Corsaire* à Maître Martin. Ce dernier a écrit à diverses reprises à mon oncle que l'opération réussissait à merveille.

Aujourd'hui, paraît-il, elle est terminée et je regrette doublement qu'une erreur ait été commise, car vous auriez pu juger par vous-même de la valeur artistique du tableau, qui est superbe.

—Alors, reprit Mauroy, pour répondre quelque chose et continuer à alimenter la conversation, ce grand corsaire, Guy ?...

—Guy de Briac, répondit Mlle Berthe, qui tenait fort à son ancêtre, oui, Guy de Briac, comte de Kermor.

—Quel nom euphonique ! Retiens-le, Léo, toi qui écriras certainement des romans par la suite, tu le placeras quelque part.

—Mais M<sup>r</sup> Lafressange pourrait fort bien écrire, ou mieux transcrire tout au long l'histoire du comte de Kermor, c'est un véritable roman... vous trouveriez le récit de ses fantaisistes aventures à la bibliothèque de Saint-Malo ; ou même au château, ici même, car je les ai lues, maintes et maintes fois.

Tante Elvira interrompit brusquement sa nièce.

—Tu as lu le récit des aventures de Guy de Briac ? dit-elle vivement à sa nièce.

—Pas en entier, ma tante, répondit Berthe. Mais enfin, assez pour pouvoir conseiller à M. Lafressange de les lire, et être certaine qu'il pourra en tirer parti.

Pendant cette conversation, Mme de Gunka avait eu le temps de se remettre.

Elle cherchait à payer d'audace.

—Portait-il une longue barbe rousse, le grand corsaire ? demanda-t-elle, c'est peut-être lui qui revient dans ces parages, lui-même que M. Flavien a entrevu, lui encore qui m'a si effrayé.

Mauroy avait la riposte dure.

Sans qu'il put en savoir les causes, il lui vint aux lèvres :

—Oh ! celui que j'ai vu n'avait certainement pas l'air d'un corsaire mais bien d'un pirate, d'un forban, d'un voleur ou d'un espion !

—C'est cela... du *forban* !... Chant de mer, opina l'oncle Philémon avec un bon rire, — excellente la plaisanterie !...

Quand je vous disais que c'était l'ombre de celui qu'a chanté Mme Chaudenay qui a effrayé notre charmante amie.

Mais Mme de Gunka n'écoutait point cette plaisanterie.

Le dernier mot prononcé par Flavien l'avait frappée en plein visage.

Ce mot, elle le releva, elle acceptait la lutte.

—Un espion ! répliqua-t-elle avec un rire nerveux. Un espion !

Nos amis savent-ils que M. Mauroy a la monomanie de rencontrer des espions partout ?

—Oh ! oh ! fit Flavien dans son for intérieur, — il paraît que nous avons été fortement touchée, car la discussion tourne à l'aigre. Tenons-nous bien.

—Oh ! partout ! partout, — reprit-il tout haut — vous exagérez quelque peu, baronne, permettez-moi de vous le dire, j'en ai vu souvent, mais j'ai voulu dire surtout que le bipède barbu que j'ai aperçu a une mauvaise figure.

—Il en passe de toutes les façons par ici, conclut la tante Elvira, j'ai toujours peur qu'ils ne mettent le feu.

Le déjeuner se terminait sur ces entrefaites.

Flavien avait allumé, comme prétexte, un cigare pour avoir la faculté de se réfugier dans un coin.

Et tout en envoyant vers le ciel les spirales de sa fumée blanche, il songeait, et récapitulait les événements incompréhensibles qu'il avait surpris depuis quelques jours.

Et au fur et à mesure que les pensées se déroulaient dans son esprit, il organisait en même temps un plan tout entier.

Les paroles échappées à Mme de Gunka, dans le silence de la nuit, lui revenaient nettement en mémoire :

— "C'est elle... encore !... C'est la Folle !..."

C'était donc cette folle qui avait causé, à deux reprises, un si grand effroi à Mme de Gunka.

A propos de la folle, Flavien s'en souvenait parfaitement, la Dantec, la femme du gardien du fort de la Varde, lui avait bien dit que quand le temps tournait à la tempête, on était certain de la voir rôder sur la grève.

Il regarda l'état du ciel.

Par malheur, il lui fallait attendre. L'orage de la nuit avait passé au loin, et un radieux soleil éclairait le ciel d'un bleu sans nuage.

Trois jours s'écoulèrent, puis le temps changea brusquement, une bourrasque, peut-être tout aussi violente que celle de la grande marée, vint fondre sur la côte.

Durant ces trois jours, la baronne et Théodore Mindeau d'une part, et Flavien Mauroy de l'autre, s'étaient mutuellement observés.

Flavien remarquait avec douleur que son ami Lafressange subissait de plus en plus l'influence de Madame de Gunka. Le fait était certain. Lafressanges le fuyait de plus en plus... et parfois dans les rares conversations qu'ils échangeaient maintenant, il lui échappait des mots aigres.

—Voilà son jeu ! se disait Flavien, je l'ai toujours craint, elle cherche à nous brouiller !... Dieu veuille qu'elle puisse ne point y parvenir, Dieu veuille surtout que je parvienne à dessiller les yeux de ce cher et pauvre garçon que j'aime de tout mon cœur et qui me le rend si bien lorsqu'il n'est pas hypnotisé par la sirène.

Durant ces trois jours, Flavien, qui mûrissait son idée, avait parlé d'une armoire, un buffet qu'il avait entre-aperçu dans l'une de ses excursions à travers la campagne.

Un pièce rare, ce buffet ! une merveille !

Fort obligeamment Mlle de Kermor, donnant tout naïvement dans cet histoire du buffet, avait offert à Flavien de le faire acheter en dessous mais par un homme à elle, un homme du pays, afin de le payer beaucoup moins cher.

Mais Flavien avait poussé des cris d'orfraie ! On lui enlèverait sa trouvaille... Il remerciait beaucoup, il était très reconnaissant, mais n'avait confiance en personne qu'en lui-même, tant était grande la crainte qu'il ressentait de se voir couper l'herbe sous le pied.

Et le troisième jour, en pleine bourrasque, par un vent terrible mêlé de pluie, il partait malgré tout ce qu'on pouvait lui dire, refusant aide et secours, voiture et guide, voulant opérer lui-même, ainsi qu'il le disait, pour ne devoir qu'à lui seul sa conquête.

Tout ce qu'il consentait à faire connaître, c'était que l'objet de ses ardentes convoitises se trouvait dans les environs de Vieuville, un petit village situé au sud de Lande-Courte.

Son dernier mot fut :

—Ne m'attendez pas pour dîner, que l'on se mette à table sans moi... je veux revenir coûte que coûte avec ma conquête.

Nous l'avons dit, à Lande-Courte, on jouissait de la plus entière liberté. La crainte d'être importun empêcha les hôtes d'insister davantage...

Seule, Mme de Gunka n'avait point cru l'histoire du buffet.

Lorsque Flavien Mauroy fut parti, elle demanda à brûle-pourpoint à Lafressange :

—Il bibelote donc avec furie, votre ami Flavien ?

—Lui ! répliqua le journaliste, — jamais de la vie... c'est une passion qui vient de lui tomber sur le dos comme une tuile, il n'a jamais eu un bibelot à lui. Il habite un appartement des plus curieux, une grande chambre, avec un énorme lit en chêne et des livres dans tous les coins... Je ne sais pas où il placera son armoire.

La baronne était fixée. Mais ses mesures étaient sans doute prises, car ses lèvres rouges se plissèrent avec un rire cruel, tandis qu'elle murmurait :

— Cherche, mon bonhomme !... cherche, il est trop tard.

Cependant Mauroy, enveloppé des pieds à la tête par un caoutchouc, s'était mis bravement à patanger par les chemins détrempés, sous l'ondée...

Il prit bien effectivement la route de la Vienville, mais, arrivé à une certaine distance de Lande-Courte, il tourna brusquement à gauche, et se dirigea vers la côte, contournant à une grande distance les deux villes de Saint-Servan et de Saint-Malo.

La tempête avançait et grossissait au fur et à mesure avec le jour.

Cet accroissement du mauvais temps semblait réjouir fort Flavien, il répondait à ses secrets désirs.

— Nous verrons bien, grommelait-il en franchissant les flaques d'eau, et si elle n'est pas sur la côte, la brave femme qui nous a donné asile ne me refusera pas des renseignements... et je recommencerai, si je n'atteins pas cette fois mon but... oui, je recommencerai... je veux avoir le mot de cette énigme. Je veux terrasser le sphinx... Ah ! elle veut m'enlever mon ami !... Mais saperlipopette ! elle ne sait donc pas que j'y tiens comme à la prune de mes yeux.

Nous franchirons un espace de quelques heures, et nous transporterons nos lecteurs au fort de la Varde.

La nuit n'est pas arrivée, mais le jour est déjà à son déclin, l'ombre étant avancée par les nuages noirs de la tourmente.

Le vent fait rage, plus encore que le jour de la grande marée.

Un homme, mal protégé contre l'ondée par un caoutchouc ruisselant, demandait sous la pluie battante l'entrée du fort de la Varde.

Point de sentinelle, les forts de la côte ne présentant d'importance stratégique qu'en temps de guerre, ne tiennent point d'ordinaire garnison. La porte est fermée au loquet, entre qui veut pour parler au gardien.

Ce dernier n'était point là encore. Il suivait les travaux de la chaussée du soubassement, à deux cents mètres de là.

La Dantec, sa femme, était seule.

Au premier coup d'œil elle reconnut Flavien Mauroy, l'homme trempé, pour l'avoir vu quelques jours auparavant.

— Bonté du ciel, mon bon monsieur !... s'écria-t-elle, c'est-y Dieu permis de rester dehors par un temps pareil. Oh ! ne me demandez point si mon mari est ici, il se trouve là-bas, il y a une cabane en planches, et ils doivent être tous là-bas, à boire des pichets de cidre en jouant. L'aut bien que les hommes s'amusent. Mais vous, mon bon monsieur, vous n'avez point l'air d'avoir pris du plaisir.

— Le fait est, répliqua Flavien en riant, que je suis assez humide.

— Oh ! ça ne va pas durer, fit l'excellente femme, après une bonne flambée, vous allez fumer comme un vapeur, et vous sécher en un tour de main.

La Dantec appartenait à son sexe, elle était un brin curieuse.

— Et sans vous commander, hasarda-t-elle, qu'est-ce qui vous amène dans ces parages ?

— Le besoin de me mettre à l'abri, répondit Flavien, et ensuite le désir d'obtenir de vous certains renseignements.

— Sur quoi, sur qui ? répliqua la Concarnoise avec un malicieux sourire. Puis, reprenant : — Je vas vous dire : J'ai pensé, en vous voyant, que les dames de l'autre jour, après leur déjeuner, avaient oublié quelque chose.

— Rien de tout cela, je vous répète. J'ai quelque chose à vous demander, voilà tout.

— Parlez ! si ça peut se dire, si ça ne peut nuire au prochain. C'est sûr que ça n'est pas de refus.

— Oh ! répliqua Mauroy, ça ne peut pas faire de mal à personne, tout au plus la chose servirait-elle à l'occasion à châtier les méchants.

— Allons, dites ?

Tout en parlant la Bretonne avait jeté dans l'âtre plusieurs brassées de lande-sèche, et la flambée sécha Mauroy en quelques minutes.

Alors, il parla. Il venait interroger la Dantec au sujet de la folle.

— Je vas vous dire franchement ce qu'il en est commença-t-il, vous avez l'air de braves et honnêtes créatures, vous avez des enfants, vous devez être une bonne mère, vous me comprendrez aisément, je viens vous voir au sujet de la folle.

La Dantec leva sur son interrogateur un œil tout chargé de défiance.

— Hum ! fit-elle, et rapport à quoi que vous voulez parlez d'elle ?

— Dans le seul but de lui être utile.

— Elle est bien où elle est.

— Qu'en savez-vous ?

— Oh ! ceux chez qui elle est, ont soin d'elle.

— Êtes-vous certaine qu'elle ne court aucun danger ?

— Savoir ! mais il ne ferait pas bon de s'y frotter. Alain Blohic, je le connais, est un solide gars, même à son âge, un fin matelot, et

celui qui viendrait toucher deux mots à sa demoiselle, il vous lui casserait les reins, net, pour commencer. Après on pourrait voir.

— Mais enfin, reprit Mauroy, comprenant qu'il se heurtait à une méfiance dont il ne se rendait pas compte, elle n'est pas toujours avec eux, elle vient souvent à la côte, vous nous l'avez dit vous-même.

— Ça c'est vrai, mais...

— Mais quoi ?

— Rien, c'est que tout de même, je ne voudrais rien dire qui ferait de la peine aux Blohic. C'est des braves gens comme tout.

Et comme Flavien Mauroy insistait, elle ajouta :

— Moi, d'abord, je ne sais rien de ce qui s'est passé l'autre jour.

Du coup le jeune homme comprit que la Dantec le prenait pour un homme de police, et qu'elle refusait de s'expliquer.

— Malheureuse femme, s'empressa-t-il de répondre, je ne suis pas ce que vous croyez... libre à vous de ne pas m'en dire davantage, mais s'il arrive un malheur, vous en répondrez sur votre tête, et, ajouta-t-il en touchant la mère au cœur, sur la tête de vos enfants, parce que l'on n'a pas le droit de ne point empêcher une vilaine chose.

La Dantec était ébranlée.

Cependant la crainte ne parvenait point à lui délier la langue.

Elle répétait toujours :

— Je ne sais rien, et les Blohic c'est des bien braves gens.

Têtas comme tout, ces Bretons.

Mais Flavien s'entêtait, lui aussi.

Il comprenait bien que la Dantec savait quelque chose.

Ma foi, qui veut la fin veut les moyens ; pour atteindre son but, Mauroy se décida à user d'un stratagème qui s'il n'était pas loyal dans la forme, était complètement inoffensif quand au fond.

— C'est bien, dit-il, en faisant mine de se lever, et en prenant un air important, j'en parlerai au ministre, à mon retour à Paris.

La chose lui eut été d'ailleurs difficile.

Mais ces quelques mots suffirent pour produire l'effet de "Sésame ouvre toi."

La crainte du ministre fut pour la Dantec le commencement de la sagesse. Elle se décida à parler.

Mon Dieu !... elle ne savait pas grand'chose... si ce n'est ce que la Blohic et son mari avaient laissé échapper lors de la dernière venue aux roches de la Varde.

Il étaient arrivés au fort, éperdus, portant la folle en proie à une crise de nerfs épouvantable.

Et ce n'était pas cette crise qui leur causait un si grand effroi... Ils parlaient à mots entrecoupés d'une chose surprenante pour eux. Leur demoiselle, la folle, qui avait été prise tout d'un coup d'une fureur et qui avait sauté à la gorge d'une dame qu'elle avait rencontrée... la folle s'était roulée avec elle sur les rochers, dans l'eau, dans le sable... elle était ramenée, trempée et souillée, par Alain et Yvonne qui se lamentaient.

— Elle était effrayante à voir, termina la Dantec, les bras tordus, les yeux tournés, tandis que sa pauvre bête allait à droite et à gauche, et puis, les mêmes mots, des mots de folle, sans rien dire, des bêtises... elle les répétait sans cesse.

Mauroy était devenu songeur.

— Ces mots, fit-il en hésitant, car cet espionnage lui répugnait, vous les avez entendus ?

— Pour sûr... elle les criait plutôt qu'elle ne les parlait, la malheureuse ! mais c'étaient des sottises ! des folies ! Elle répétait : L'Allemande ! la Prussienne ! L'espionnage ! C'est elle qui l'a tué !

Flavien avait tressailli.

Ces mots répondaient trop à un ordre d'idées qui s'agitaient depuis longtemps dans son cerveau, pour qu'il n'en fut point terriblement frappé.

— Merci, fit-il à la Dantec en lui tendant la main, vous êtes une brave créature. Je vous le répète, vous éviterez peut-être de très grands malheurs.

Au moment de quitter le fort de la Varde, il reprit :

— Mais ne l'avez-vous point vue aujourd'hui, la malheureuse ?

La Dantec secoua la tête.

— Non, dit-elle, peut-être serait-elle malade encore... la secouée de l'autre jour a été si violente !

Flavien se dirigea, en sortant du fort, vers les roches, au hasard, le flot montait, rapidement amené par la bourrasque.

L'ondée s'était mise à tomber plus drue, plus violente encore que précédemment. La pluie formait une masse grise et opaque, derrière laquelle disparaissaient maintenant la côte, les dentelures et les hauts rochers du fort.

Flavien se demandait s'il était bien prudent de s'aventurer aussi loin du bord à marée montante, s'il pourrait parvenir à retrouver son chemin à travers les roches, lorsqu'une forme indécise lui apparut à travers l'ondée.

Était-ce un être humain ?... Était-ce une pierre ?... Cette dernière supposition eût été plus plausible, vu l'immobilité absolue de l'objet.

La curiosité qui hantait Mauroy l'emporta sur le sentiment de sa sécurité.

Il s'approcha... et bien vite il reconnut la pauvre folle.

Enveloppée dans un grand caoutchouc, dont le capuchon lui retom-  
bait sur les yeux, elle était là, toujours en face de cette mer terri-  
ble qui lui avait pris la plus chère partie de son cœur.

Elle ne s'était point aperçue de l'approche de Flavien.

Le bruit de la mer, celui du vent assourdisaient tout autour d'elle.

Mais lorsqu'il fut arrivé à la toucher, lorsqu'il lui adressa la parole, elle tressaillit violemment et leva sur lui des yeux effarés.

La physionomie du jeune homme exprimait trop la pitié et la sympathie pour que cet effroi pût être de longue durée.

Alors, la voyant rassurée, en adoucissant sa voix, il lui adressa cette phrase qu'Alain et Yvonne lui avaient déjà dite :

—Mademoiselle, vous ne pouvez demeurer là.

—Non, c'est vrai, répondit-elle, je me suis attardée trop long-  
temps... Je ne pensais plus, les autres, les chers cœurs, ceux qui m'aiment encore, seront inquiets.

Un bruissement plus strident que le fracas de la grève empêcha Mauroy de parler.

Madeleine Bingler avait levé la tête.

—Le flot!... murmura-t-elle... venez!... venez vite! vous ne retrouveriez point votre route à travers les pierres, et vous seriez perdu... Et vous avez l'air bon, vous!...

Et elle ajouta, si bas que Mauroy l'entendit à peine :

—Vous ne devez pas être un ami de l'espionne! vous!

Il voulut lui parler encore, mais elle secoua la tête en répétant :

—Venez! Venez!

Il dut lui obéir, et, en effet, il était temps! Le flot accourait derrière eux.

Ils atteignirent bientôt, marchant à pas précipités, les hautes roches servant de soubassement au fort de la Varde.

La folle les grimpa avec une surprenante agilité.

Arrivée là, elle changea d'idée. Le désir de demeurer toujours en face de l'immensité s'empara d'elle de nouveau.

Elle s'assit résolument dans une excavation de roche qui formait une sorte de grotte.

Protégée là, contre la pluie, le vent, elle s'assit dans cette niche, et poussa un profond soupir.

Puis elle reprit sa position immobile, la tête dans les mains, con-  
templant les profondeurs de l'espace.

—Mademoiselle, fit Mauroy, il ne faut point rester là, il faut aller chercher un abri.

Elle secoua nerveusement la tête, et levant sur lui des yeux irri-  
tés :

—Non!... laissez-moi!... laissez-moi, lui dit-elle.

Flavien était perplexe. Que faire! La pauvre créature ne vou-  
lait point lui parler, c'était évident, moins encore l'écouter.

Après une nouvelle tentative infructueuse, il lui adressa encore la parole :

—Vous m'avez dit, tout à l'heure, que je n'étais pas un ami de l'espionne... Vous la détestez donc bien, vous!...

Elle resta quelques instants sans répondre.

—Je ne veux rien dire, finit elle par répondre, l'heure n'est point venue, mais elle sonnera. En attendant, je ne veux pas que l'on me parle d'elle! Personne! Personne! entendez-vous! Si vous me disiez son nom, continua-t-elle en s'exaltant, je me briserais la tête en bas de ces roches! Nom maudit! nom exécré! L'Espionne!

Force fut donc à Flavien de se taire.

Sans bruit il se retira.

Mais il établit son poste d'observation un peu plus loin sur la droite... de là il pouvait apercevoir tous les mouvements de la pauvre créature.

Son plan était bien simple.

Veiller sur elle, d'abord; attendre ses gardiens, qui ne lui laisse-  
raient point passer la nuit à cet endroit, et à ceux-là, leur parler, ainsi qu'il l'avait fait avec la Dantée, et par la persuasion, obtenir d'eux des renseignements.

Il leur dirait ce qu'il commençait à croire réellement, c'est que la pauvre créature courait un danger sérieux.

(A suivre)

**La Vigueur des Cheveux d'AYER**



Rend aux cheveux leur couleur naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, mes cheveux reprirent leur couleur primitive et cessèrent de tomber. Ça et là une application a depuis conservé ma chevelure en bonne condition."  
—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

**Croissance des Cheveux**

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des Cheveux d'Ayer et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." — Mrs. A. WEBER, Polynia St., New Orleans, La.

**La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER**

Préparée par le  
Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.  
Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

**Une Recette par Semaine**

On vous a sans doute bien souvent vendu des objets en soi-disant bronze doré, que vous avez ensuite reconnus à l'usage comme étant tout simple-  
ment en bronze recouvert d'un vernis, qui s'écaille au bout d'un certain temps et ne laisse aux objets qui en étaient revêtus qu'un aspect peu séduisant. Voici un moyen pour reconnaître immédiatement la supercherie avant payement d'un nouvel achat : on trempe une baguette de verre dans une dissolution de bichlorure de cuivre et on en touche l'objet douteux. Si cet objet est réellement doré, le point reste intact; dans le cas contraire, le bichlorure fait une tache brune sur le vernis.

B. DE S.

**UNE BOUCHERIE MODÈLE**

Peu de bouchers possèdent une installation semblable à celle de Messieurs J. B. et N. Bourassa, au Marché Bonsecours. C'est à l'instar des boucheries parisiennes, renommées justement dans le monde entier, qu'étal et glacières ont été installés et que le service des viandes est effectué. Quatre magnifiques vitrines, ouvrant sur le fleuve, inondent de lumière les marchandises dont le savant étalage charme le public. Une immense glace permet à l'œil de visiter jusqu'au moindre recoin de la vaste glacière où les viandes, à une température constante de 12°, sans humidité aucune, attendent le délai nécessaire à leur complet attendrissement. Si nous ajoutons que Messieurs Bourassa comptent, parmi leur clientèle, les Sœurs Grises, les R. P. Jésuites, l'Hôtel Windsor, etc., il ne restera plus qu'à les recommander à la faveur du public, soucieux d'être bien servi.

Un affamé d'honneurs consulte une somnambule :  
—Soyez heureux, dit la devineresse, un jour viendra où tout le monde se découvrira sur votre passage!  
—Quand donc?  
—Le jour de votre enterrement.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Malgré les tirages divers qui se partagent l'attention du public, c'est toujours la Société Artistique Canadienne qui réunit le plus grand nombre de suffrages parmi les Montréalais.

Peut-être avant bien longtemps verra-t-on une preuve tangible de l'utilité de ces cours en dehors des services rendus à notre population depuis qu'ils existent.

Quant aux tirages, faut-il répéter encore qu'ils se poursuivent, chaque semaine, avec succès et que, chaque semaine aussi, de nouveaux souscripteurs viennent augmenter le nombre de ceux de la première heure.

Le bonheur, c'est de mettre son cœur du côté de son devoir.—O. FEUILLET.

REGISTERED TRADE MARK

**MICHEL LEFEBVRE & CIE**



Confitures  
Gelées  
Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

**VINAIGRE PUR** Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

**MICHEL LEFEBVRE & CIE MONTREAL**

**VIN VIAL**

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :  
Anémie, Chlorose, Phthisie, ...  
Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croisances Difficiles, LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.  
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

**FATHER KOENIG'S NERVE TONIC**



**L'Expérience d'un Curé Canadien.**

SAINT PAULIN, QUE., CAN., Fev. 10, 1890.

Il me fait plaisir de témoigner de l'excellence du Tonic Nerveux du Père Koenig. Souffrant depuis longtemps de débilité nerveuse due à la dyspepsie, je me sentais, qu'il s'opéra en moi un grand changement et depuis que je prends votre remède, mes nerfs sont mieux et ma dyspepsie disparaît promptement; des résultats semblables ont été obtenus par beaucoup de mes confrères. Je le considère entièrement efficace et propre à guérir toutes maladies nerveuses et autres qui en dépendent.

J. E. LAFLECHE, Curé.

Le Rév. J. Marceau curé de Wallagrass, Maine, mois 1893. Le Tonic Nerveux du Père Koenig a été recommandé par moi et a guéri la danse de Saint Guy et l'Epilepsie.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.**  
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS  
E. MCGALE 2123 rue Notre-Dame, Montreal.  
LAROCHÉ & CIE, Quebec.

**RENTRE DES CLASSES**

A la chapellerie moderne pour les Casquettes des Collèges de la ville et de la campagne ainsi que tout autre casquette en tweed et en soie pour voyage et bureau.

Assortiment de **CHAPEAUX HAUTE NOUVEAUTE** pour l'Automne.

Teluturo et Réparation des Fourures.

**33 ANS D'EXPERIENCE**

**RAYMOND DOIN**  
1524 Notre-Dame  
(Vis-à-vis du Palais de Justice)

# QUEEN'S THEATRE

Sparrow et Jacobs ..... Gérants

## Prix Populaires!

Matinées tous les  
MARDI, 15c  
JEUDI, 25c  
ET  
SAMEDI, 35c

Prix le soir  
15c, 25c, 35c, 50c

Bureau de vente des Billets au Théâtre, toujours ouvert.

# THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs ..... Prop. Gérants  
Lew Rohdi, représentant

Semaine commençant le lundi, 14 septembre  
Après-midi et soir

Retour du Comédien favori Irlandais.  
**DAN MCCARTHY**  
dans son nouveau Drame à sensation.  
**"The Irish Green Horn"**

Prix Populaires!

Matinées ..... 10c et 20c  
Soirées ..... 10c, 20c et 30c  
PAS PLUS HAUT

La semaine prochaine:  
"Gus Hill's Novelties."

## UN GRAND DANGER



Cet infortuné est en grand danger, suspendu, comme il est, au-dessus du vide à l'amorce d'un ballon!

Le danger qu'il court n'est pas plus effrayant que celui des intempérants. Il est vrai que ceux-ci n'ont, pour se guérir, qu'à se rendre à PHOSPHO ACCLAIR, ou chez le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis; chez son assistant, le Dr F. Létourneau, 843 rue Cadieux, ou, enfin, chez Mr J. H. Chasles, 513 Avenue Laval.

## Chronique Théâtrale

### ACADEMIE DE MUSIQUE



La délivrance du "dude" des Brownies.

scènes, des costumes neufs et plusieurs remarquables nouveautés qui y sont introduites et en font presque une pièce inédite. Signalons, tout particulièrement, Melle Marie Céleste, la jeune et déjà fameuse prima-donna de Paris.

Cette cantatrice possède une des voix les plus remarquables qu'il ait été donné d'entendre à Montréal; on l'entendra dans le second acte des "Brownies". Quoique n'étant jamais venue à Montréal, Melle Céleste sera, dès son arrivée reçue dans quelques unes des meilleures familles Montréalaises où sa réputation de musicienne l'a déjà précédée.

Que dire de plus! Les Brownies sont suffisamment connus du public et avec les adjonctions que nous avons signalées plus haut: costumes, décors et scènes nouvelles, voilà une attraction qui va être l'événement de la semaine.

Quant aux prix, on peut dire qu'ils sont absolument populaires, et resteront tels pendant toute la série de représentations de la Palmer Cox's Brownies Co. 25c, 50c et 75c: \$1.00 pour les meilleurs sièges.

THE BROWNIES  
Melle Marie Céleste, prima-donna parisienne, donnera son concours à la représentation.

Si messieurs Sparrow & Jacobs, qui nous ont déjà donné El Capitan, continuent à présenter au public des compagnies comme celle qui va, cette semaine, nous donner des représentations, il se prépare certainement pour eux une saison magnifique à laquelle tout le public élégant de Montréal voudra donner son patronage.

The Brownies, nous revient avec des nouvelles

### QUEEN'S THEATRE



MATTIE WILKES.

le grand tenor de couleur bostonnais, avec son phénoménal registre, est sans contredit, à la tête de tous les vocalistes d'opérette.

Très bien secondé par une foule d'excellents artistes et un magnifique chœur de 50 voix, il agrémente la représentation de selections lyriques tirées de Faust, Robin Hood, Martha, Rigoletto, etc., lesquelles sont très soigneusement montées comme décors et costumes. Ajoutons à cela une demi-douzaine de spécialités toutes du plus haut mérite, et une farce d'ouverture "50<sup>e</sup> Anniversaire de Me Waldorf," pièce qui donne aux artistes de couleur l'occasion de développer leur talent comme comédiens avant qu'on ne les applaudisse dans le quartette de "Rigoletto," le chœur des "Chasseurs de Dorothée," le sextuor de "Lucia di Lamermoor," le chœur de "Robin Hood," etc.

Tous excellents artistes, entr'autres Billy Eldrige, un des plus désopilants comiques que nous ayons encore entendus, et la gracieuse Mattie Wilkes.

"Oriental America" a été représenté au "Palmer's Broadway Théâtre," de New York, la dernière saison et y a acquis la faveur du public; de telle sorte que la salle n'a pas désempli de la première à la dernière représentation.

Ce succès est dû à ce que l'action est bien nature, absolument vraie et que la scène présente les effets réalistes les plus étonnants et les plus imprévus.

La semaine prochaine "Baggage Check," de Chs. E. Blaneys, farce-comédie avec chants, danses et scènes comiques inénarrables.

Nous aurons bientôt, le plus grand succès dramatique du jour "The Cotton Spinner," duquel nous parlerons encore à nos lecteurs dans une prochaine chronique.

### THÉÂTRE ROYAL

Lundi 14 septembre est le commencement d'une semaine de succès exceptionnel à la jolie salle de la rue Coté. Le favori du public, Dan McCarthy, le plus célèbre des comédiens irlandais de cette époque, vient nous visiter dans une nouvelle pièce à sensation "The Irish Greenhorn," c'est une pièce irlandaise naturellement, ou les situations dramatiques conçoivent celles comiques; le tout entremêlé de chants et de danses propres à donner à tous, les sensations les plus charmantes de la pittoresque nature en Irlande.

La semaine prochaine, la troupe de variétés de Gus Hill's.

PALLADIO.

### SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

Chacun se prépare au tirage extraordinaire de la Société Nationale de Sculpture et les billets s'élèvent à mesure qu'ils apparaissent sur la rue.

C'est qu'il s'agit d'une œuvre patriotique entre toutes et au succès de laquelle, chaque canadien est tenu de contribuer, peu ou prou suivant ses ressources, car les sommes provenant de ce tirage extraordinaire sont, on le sait, destinées à la cuise du monument Mercier. Honoré Mercier, ex-premier ministre de la Province fut, en effet, l'incarnation

même du patriotisme et le monument que la reconnaissance de ses compatriotes va lui élever n'est que la tardive récompense des services rendus par lui à son pays.

Inutile d'insister sur l'obligation ou chacun de nous est de témoigner au grand défunt toute l'admiration que méritait son beau caractère, en apportant une pierre, petite ou grosse, au monument projeté.

Remercions en passant les organisateurs de la Société Nationale de Sculpture pour le désintéressement dont ils font preuve en cette occurrence.

## Académie de Musique

M.M. Sparrow & Jacobs ..... Gérants

**PRIX POPULAIRES!**

**\$1.** Vous procurera le meilleur siège, pour la magnifique représentation de  
**Palmer Cox's**  
**BROWNIES**  
Par C. B. Jefferson, Klav et Erlanger.  
Semaine du 14 Septembre  
Matinées Mercredi et Samedi.  
Une foule de bons sièges réservés pour ...  
**50c & 75c.**

Bureau des billets à l'Académie ouvert tous les jours de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

**PRIX POPULAIRES!**

## Fumez

LES

# CIGARETTES

## Crème de la Crème

ELLES SURPASSENT TOUTES LES AUTRES

10 cents

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE

... LISEZ ...

# "Le Monde"

LE GRAND JOURNAL  
LIBÉRAL - CONSERVATEUR  
DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est  
Un Medium d'Annonce hors ligne  
NOUVELLE ADRESSE  
NO 75 RUE ST-JACQUES  
Entre "La Presse" et "La Patrie"

# TEABERRY

FOR THE TEETH

PLEASANT AND HARMLESS TO USE 25c.

ZOPESA-CHEMICAL CO. TORONTO



# Exposition de Montréal..

Du  
**II**  
au  
**19**  
Sept.

## UN GRAND SPECTACLE ... Agricole et Industriel

TOUTES CHOSES NOUVELLES ET ATTRAYANTES  
GRANDES ATTRACTIONS SPECIALES . . . .  
PRIX REDUITS SUR TOUS LES CHEMINS DE FER

Toute application pour l'espace devra être envoyée immédiatement et toute information sera obtenue du soussigné,

**S. C. STEVENSON**  
Gérant et Secrétaire

## C. J. GRENIER

Fabricant et Importateur de

### CORSETS

Assortiment le plus Complet des Célèbres

CORSETS R. & G. - P. D. - D. & A. - FERRIS, ETC., ETC.

Spécialité de Corsets sur Mesure.

Nous employons les meilleurs Matériaux. . . . Satisfaction garantie.  
Renommés pour l'Élégance et la durée. Prix très modérés.

1613 RUE STE-CATHERINE . . . . MONTREAL.

2<sup>ME</sup> PORTE DE LA RUE ST-HUBERT.

L'assortiment de Corsets le plus varié à Montréal.

Définition de l'éducateur : un maître de la jeunesse qui aide la jeunesse à se passer de maître. — H. CARMELIN.

### Concerning Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN  
ADVERTISING AGENCY**

JOHN I. SUTCLIFFE H. R. STEPHENSON  
EUROPEAN OFFICES, AMERICAN OFFICES,  
60 Walling St., London, Eng. 26 King St. E., Toronto, Can.  
5 Rue De La Bourse, Paris, Carter Bldg., Boston, U. S. A.

### PRENEZ UN BAIN TURC ...

Rien de plus agréable parmi toutes les cures que de prendre un BAIN TURC. Rien de plus efficace pour guérir n'importe quelle sorte de maladie. Plusieurs de nos citoyens les plus marquants ont été dernièrement guéris en faisant usage de

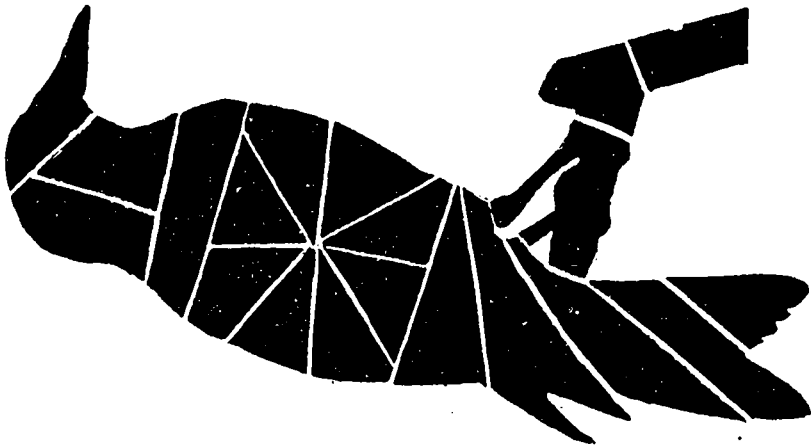
### BAINS TURCS ...

... No 140 rue Ste-Monique  
Près de l'Hôtel Windsor.

Le plus beau BAIN TURC en Canada.

Pour toutes conditions et termes s'adresser au gérant.

### Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 42

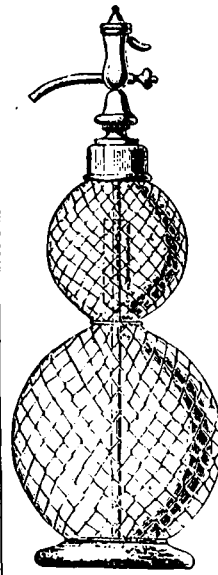


Ont trouvé la solution juste : Emile Brosseau, 429 St. Hyppolite, Mlle Eugénie Demers, rue Notre-Dame (Montréal), Edmond Bussières, 83 Kérouac (St-Sauveur de Québec), A M Demers (Waterloo, Quec).

Les quatre personnes dont les noms précédent, ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal,

50 centins en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Solution juste du No 40 arrivée en retard : Mlle Arméline Routhier (St-Hyacinthe, Quec).



### "Seltzo"

Appareil le plus pratique pour

FAIRE SOI-MEME

À bon marché

### L'EAU DE SELTZ

(SODA WATER)

indispensable dans toutes les familles.

Prix du No 1, contenant 3 bouteilles :

\$4.00

Prix du No 2, contenant 5 bouteilles :

\$5.50

### ROYER & ROUGIER FRERES

Importateurs de Produits Français

55 Rue St-Sulpice

MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

### Liquidation de Faillites

Argent à Preter  
Achats d'Obligations Municipales

### M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batissa des Chars Urbains

MONTREAL



COR. CRAIG & BEAUDRY STREETS

BAIN RUSSE

" TURC

" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.  
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

### There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -  
CURE HEADACHE,  
DYSPEPSIA,  
CONSTIPATION,  
HEARTBURN,  
DIZZINESS,  
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.

... And That's All There is to say ...

30 mai '97

LA

## Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

### PROCHAIN TIRAGE

23 Septembre '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION	Le Numéro	30,355	a gagné le prix de	\$1,000.
DU	do	4,262	do	400.
9 SEPTEMBRE	do	527	do	150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1<sup>h</sup> heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 99

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL  
 DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

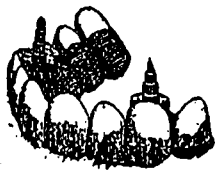
EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,  
 Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (L<sup>te</sup>)**  
 87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste**

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

Tél. Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 44



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: MESSAMES LANGUEDACIER ET BELGAMORT FAISANT UN BRIN DE CAUSSETTE.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 23 septembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Modes Fashionables ...

CHAPEAUX, MANTEAUX  
 FOURRURES en tous genres  
 ROBES, COLLETS, Etc.

Le tout fait sur commande — Réparations Soignées

LE RENDEZ-VOUS DE L'ÉLÉGANCE ET DU BON GOUT

Ce sont les Salons de ...

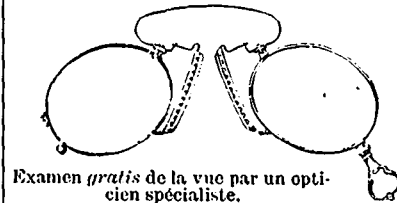
**M<sup>me</sup> Ls A. HOUDE, Jr.**

No 1588 Rue Ste-Catherine, Montreal

LA MAISON HOUDE EST LA SEULE DE CE GENRE AU CANADA.

**A. MONGEAU**

NO 42 RUE ST-LAURENT  
 (Entre les Rues Craig et Vitré.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

**GOMME du Dr Adam**  
 Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

Tél. des March. 550

Tél. Bell 8025

**The Edward Cavanagh Co.**

MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS DE

Peintures, Huiles, CHARBON

QUINCAILLERIES

FERRONNERIES, Etc.

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

— LA —  
**Société Nationale de Sculpture**

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporée par lettres patentes le 18 juin 1895.

Fonds Capital, - \$50,000

Distribution Spéciale le 30 Octobre 1896

Attribuée par le Bureau de Direction au bénéfice du

**MONUMENT MERCIER**

Le produit de cette distribution sera versé entre les mains du Comité dont l'Hon. J. E. ROBIDOUX est président.

VALEUR DES OBJETS D'ART		LOTS APPROXIMATIFS				
Un lot	\$3,000	\$3,000	100 valeur des lots	5	500	
" "	1,500	1,500	" "	5	500	
" "	500	500	100	"	500	
" "	250	250	100	"	500	
2 "	100	200	100	"	500	
8 "	50	400	100	"	500	
10 "	25	250	999	"	2	1998
25 "	20	500	999	"	2	1998
100 "	10	1,000				
200 "	5	1,000				
		\$8,600				\$14,500

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fera par un comité de citoyens connus et dignes de confiance.

PRIX DU BILLET, - 25 cts.

11 BILLETS, \$2.50.

100 BILLETS, \$20.00

La Société Nationale de Sculpture

J. E. CLEMENT,  
 Secrétaire.

A. BERGEVIN,  
 Auditeur de la Distribution Spéciale.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.